

《外國語文研究》第十九期 抽印本
2013年12月 19~58頁

從懶抑到紈袴子弟主義：波特萊爾之案例

舒卡夏

從懶抑到紈袴子弟主義：波特萊爾之案例

舒卡夏*

摘要

波特萊爾的靈性思維承接了西方世紀初之修道士的遺風。其主要特質在於它意識到人類本質上的曖昧，有兩種矛盾的傾向相互拉扯：一股力量偏向上帝，另一股力量偏向撒旦。懶抑(L'acédie)這個詞彙同時代表著對世界的嫌惡與對天堂般的他處的嚮往，對應了上述之雙重性的核心內涵。但在波特萊爾的身上這個詞彙有了較《現代》的稱呼：愁悶。波特萊爾將它視為人類所被圍繞的《罪惡》威脅中最有害的。然而除了靈性範疇的思考，懶抑之意涵的爭議性也激起美學上的探討，筆者認為這與波特萊爾之於紈袴子弟(dandysme)的觀念有直接連繫。這個研究旨在於透過波特萊爾的例子建立起兩種觀念之間微妙的前後連繫關係：一者為從最初神學與基督教道德思想所擷取的觀念，一者為表面上看似純屬美學的紈袴子弟主義。

懶抑行為的部分內涵來自一種對完美的要求，因而它與時間和行動密切相關。人應善用時間，並能在其中快活舒展。對波特萊爾來說，人的幸福是造物者對人的期待。論文要分析他如何用《贖金》一詞凸顯了人類實踐幸福的義務性。但在這種（個人）實踐觀念的纏繞下，波特萊爾卻目睹自己像是受阻礙的人，如同一個有裂縫的鐘《cloche fêlée》。也就是在個人舒展生命的高貴舉動的同時，他也活在失敗的幽靈下。正是由於這個《缺陷》，導致靈魂總無法達成其完整性。這個現象在波特萊爾的紈袴子弟哲學中展現：時髦者在無法自然地自我表現下，只能藉由矯飾的方式來達成。然而波特萊爾的紈袴子弟主義絕非一種無緣無故的姿態，相反地，它代表一種兼具形上學與美學的要求。論文最後將對波特萊爾在詩學方法運用上的意涵進行探索，誠如他自己所言，其精神在於《從惡之中萃取美麗》。本研究一方面闡釋波特萊爾的文學創作是如何根深蒂固於基督教的靈性思維，另一方面反對將波特萊爾的作品視為對病態事物無緣由之迷戀的偏見。

關鍵字：波特萊爾、懶抑、憂鬱、紈袴子弟主義

* 國立政治大學歐洲語文學系法語助理教授
2013年6月10日到稿 2013年9月16日通過刊登

From Acedia to Dandyism: Baudelaire as Case Study

Katarzyna Stachura*

Abstract

Under the influence of Christianity, the spirituality of Baudelaire has affinity with that of the monks of the first century. It is characterized by his consciousness of the fundamental ambiguity of human nature which is drawn alternately by two contrary tendencies: one toward God, the other toward Satan. “Acedia,” which means the disgust with the world and the yearning for paradise, is close to the core idea of this ambiguity. Its modern expression, tedium, which for Baudelaire is the worst of the 《sins》 that the human being is exposed to. Besides the spiritual aspect, acedia is a problematical concept which also generates reflections of the esthetic. In effect, it has a close relationship with Baudelaire’s philosophy on dandyism. This paper aims to establish the delicate affiliation between the two aspects of acedia: one is about the primitive theology and the Christian morality; the other concerns the dandyism which is apparently considered as a purely esthetic concept.

This study focuses first on the question of time and action because the acedia demands perfection and its accomplishments are closely related to these two elements. For the second part, I question if man’s happiness is one kind of 《ransom》 that the Creator expects man to pay. In the case of Baudelaire, obsessed by his personal realization of happiness, however, he considers himself thwarted, a man who lives with the ghost of failure during this noble enterprise. It is this break that makes the integrity of soul difficult. Baudelaire’s philosophical concept about dandyism is built on this base: the dandy is one who is incapable of asserting himself naturally. He tries to attain this goal in an artificial way. However, Baudelaire’s dandyism is not a gratuitous attitude; on the contrary, as a dandy, his demands are not only esthetic but also metaphysical. In conclusion, I question the meaning of the poetic approach of Baudelaire which intends to 《extract the beauty from the evil》. This study aims, therefore, not only to prove how Baudelaire is deeply-rooted in the Christian spirituality, but also to contradict the prejudice which reduces the works of Baudelaire to a gratuitous fascination about the morbid.

Key words: Baudelaire, acedia, melancholy, dandyism

* Assistant Professor of French, Department of European Languages and Cultures, National Chengchi University

De l'acédie au dandysme : le cas Baudelaire

Katarzyna Stachura*

Résumé

La spiritualité de Baudelaire s'inscrit dans la lignée des Pères de l'Eglise. Elle se caractérise par la conscience d'une ambiguïté fondamentale de l'être humain, partagé entre deux tendances contradictoires : l'une vers Dieu, l'autre vers Satan. L'acédie – dégoût du monde (spleen), mais aussi aspiration à un ailleurs paradisiaque (idéal) – se trouve au coeur de cette ambivalence, mais chez Baudelaire, elle prend le nom « moderne » de l'Ennui, considéré par le poète comme le pire des « péchés » auxquels l'homme est exposé. Cependant, outre les réflexions d'ordre spirituel, la problématique de l'acédie génère aussi les considérations d'ordre esthétique, en relation avec la conception baudelairienne du dandysme. C'est cette subtile filiation entre une notion relevant primitivement de la théologie et de la morale chrétiennes (acédie) et celle en apparence purement esthétique (dandysme) que cet article se propose d'établir.

S'articulant autour de l'exigence de la perfection, l'acédie est étroitement liée au temps et à l'acte (1^{ère} partie). L'homme se doit en effet de faire un bon usage du temps et de s'épanouir : son bonheur est la « rançon » que le Créateur attend de lui (2^e partie). Mais, tout en étant obsédé par la question de sa réalisation personnelle, Baudelaire se perçoit comme un être empêché, une « cloche fêlée », qui vit avec le spectre de l'échec dans cette noble entreprise d'épanouissement personnel (3^e partie). Et c'est précisément cette « faille », mettant à mal l'intégrité de l'âme, qui se trouve à la base de la philosophie du dandysme chez Baudelaire : le dandy, incapable de s'affirmer *naturellement*, tentera de le faire par le biais de l'artifice (4^e partie). Néanmoins, le dandysme baudelairien n'est pas une attitude gratuite ; au contraire, ses exigences sont autant esthétiques que métaphysiques (5^e partie). Pour conclure ce travail, nous nous interrogerons sur le sens de la démarche poétique de Baudelaire qui consiste, écrit-il, à « extraire la beauté du Mal ». Cette contribution voudrait démontrer le profond enracinement de Baudelaire dans la spiritualité chrétienne, mais aussi combattre certains préjugés visant à réduire l'oeuvre baudelairienne à une fascination gratuite par le morbide.

Mot-clés : Baudelaire, acédie, mélancolie, dandysme

* Professeur assistant de français, Département de Langues et Cultures Européennes, Université Nationale Chengchi

De l'acédie au dandysme : le cas Baudelaire

Katarzyna Stachura

Introduction : l'Ennui : incarnation moderne de l'acédie

Le poème liminaire de la plus célèbre des oeuvres de Charles Baudelaire, – *Les Fleurs du Mal* –, *Au lecteur*, détermine, d'emblée, la tonalité chrétienne du recueil et pose l'Ennui – héritier de l'acédie – comme principal obstacle à l'épanouissement de l'être humain. Baudelaire s'inscrit par là dans la lignée des théologiens, pourfendeurs austères de la déchéance humaine, consécutive au péché originel. Pour lui, l'homme vit dans le péché (« la sottise, l'erreur, la lésine »¹), qui reflète bien sa nature corrompue (« le péché est têtue »²). Loin d'un désir authentique de perfection spirituelle qui, comme on sait, se traduit chez Baudelaire, par la pente montante vers le ciel, après n'avoir éprouvé qu'un remords complaisant et consenti à un repentir lâche, « nous rentrons gaiement dans le chemin bourbeux »³, qui est l'autre pente, descendante⁴. C'est en effet le Diable « qui tient les fils qui nous remuent »⁵ ; c'est lui le grand responsable de la perversité humaine, qui nous fait trouver des appas aux objets répugnants en nous annexant ainsi à son royaume. Dans celui-ci, nos vices sont symbolisés par « les monstres glapissants, hurlants, grognants, rampants »⁶... Mais, cette « ménagerie », inspirée directement de la théologie médiévale, pour « infâme » qu'elle soit, n'en est pas la plus pernicieuse. Il est un vice, « plus laid, plus méchant, plus immonde »⁷ encore, « Quoiqu'il ne pousse ni grands gestes ni grands cris, / Il ferait volontiers de la terre un débris / Et dans un

¹Charles Baudelaire, « Au lecteur », *Les Fleurs du Mal*, éd. établie par John E. Jackson, Paris, éd. Librairie Générale Française, 1999, p. 49.

²*Ibid.*

³*Ibid.*

⁴*Cf.* « Il y a, dans tout homme, à toute heure, deux postulons simultanées, l'une vers Dieu, l'autre vers Satan. L'invocation à Dieu, ou spiritualité, est un désir de monter en grade ; celle à Satan, ou animalité, est une joie de descendre [...]. *Id.*, *Journaux intimes, Oeuvres complètes*, t. 1, texte établi, présenté et annoté par C. Pichois, Paris, éd. Gallimard, coll. Pléiade, 1975, pp. 682-683.

⁵*Id.*, « Au lecteur », *op. cit.*, p. 49

⁶*Ibid.*, p. 50.

⁷*Ibid.*

bâillement avalerait le monde ; / C'est l'Ennui ! [...] »⁸.

Monstre autant discret que destructeur dont maints écrits spirituels des premiers siècles de l'Eglise mentionnent les écueils en le désignant par la notion d'*acedia*. Baudelaire a découvert ce terme probablement par l'intermédiaire de Brierre de Boisemont, auteur célèbre, au XIXe siècle, d'une thèse, *De l'ennui*, où il s'adonne à l'analyse des facteurs du suicide chez les personnes qu'on appellerait aujourd'hui dépressives et qu'on disait autrefois atteintes d'*athumia* ou d'*acedia*. Dans une note des *Journaux intimes* Baudelaire fait allusion à l'auteur de cette thèse et relève dans l'ouvrage deux noms : « [...] Le portrait de Sérène par Sénèque, celui de Stagyre par saint Jean Chrysostome. L'*acedia*, maladie des moines. *Le Taedium vitae*. »⁹ Brierre de Boisemont, se penchant, dans son étude, sur la littérature de son temps et le « mal du siècle » qui la caractérise, écrit à ce propos : « René, qui inaugure ce siècle, est le continuateur de Sérène, de Stagyre, de Werther ; malgré son éducation religieuse, le doute est au fond de son âme. »¹⁰ Par cette note laconique, Baudelaire voulait, à coup sûr, exprimer ses affinités avec les personnages cités. En effet, une contribution de G.T Clapton, « Baudelaire, Sénèque et saint Jean Chrysostome », parue en 1931, établissait les points communs, à travers les siècles, entre ces trois cas de maladie de l'âme nommée « acédie », « ennui » ou encore « taedium vitae », c'est-à-dire le dégoût d'exister. « Les conseils de Sénèque pour conserver la paix de l'âme trahissent de nombreuses ressemblances au dandysme exaspéré, aux règles d'hygiène et au providentialisme que l'on trouve dans les journaux de Baudelaire. »¹¹ – écrit G.T. Clapton.

D'autres noms de héros romantiques pourraient être ajoutés à ceux mentionnés par Brierre de Boisemont pour illustrer le mal de vivre. Comme, par exemple, celui d'Amaury, le héros du roman *Volupté* de Sainte-Beuve. Dans un poème des *Fleurs du Mal*, dédié au célèbre critique, Baudelaire reconnaît en effet de profondes

⁸*Ibid.*

⁹*Id.*, *Journaux intimes, op. cit.*, p. 656.

¹⁰Alexandre Brierre de Boisemont, *De l'ennui, Annales médico-psychologiques*, 2^e série, t. II, oct. 1850, p. 561.

¹¹G. T. Clapton, «Baudelaire, Sénèque et saint Jean Chrysostome », *Revue d'histoire littéraire de la France*, avril-juin 1931, p. 249.

affinités que, adolescent, il avait ressenties avec Amaury. Une référence explicite à « la torpeur des fatigues claustrales »¹² rappelle par sa phénoménologie les manifestations de l'acédie décrites par certains pères de l'Eglise, tels Jean Cassien¹³ ou Jean Climaque¹⁴ : on y retrouve l'ennui, la tristesse, l'insubordination à la règle (le cadre scolaire est, dans le poème de Baudelaire, l'équivalent du cloître), le vagabondage des pensées (« l'oeil perdu dans l'azur morne d'un ciel d'été »¹⁵), l'attente d'une distraction pour remplir le vide spirituel. Le moment de la journée – le midi –, et la saison – l'été –, s'inscrivent également dans la lignée des premiers textes sur le démon de l'acédie. A part l'été en tant que période propice à cette fatigue claustrale, le poème mentionne également le très baudelairien automne, « saison de rêverie », « Où la Mélancolie, à midi, quand tout dort, / Le menton dans la main, au fond du corridor, - / L'oeil plus noir et plus bleu que la Religieuse / [...] Traîne un pied alourdi de précoces ennuis, / Et son front moite encor des langueurs de ses nuits. »¹⁶ En quelques lignes, le poème retrace donc l'évolution de l'imaginaire de la maladie de l'âme (et des tentations qui y sont inhérentes), de la torpeur monacale à la prostration mélancolique¹⁷.

Dans ce contexte de « molles circonstances »¹⁸ (d'une adolescence rêveuse et désœuvrée), il n'est pas étonnant que le jeune Baudelaire subisse l'impact du singulier roman *Volupté*, publié par Sainte-Beuve en 1834, à qui, rappelons-le, revient la redécouverte de la notion d'acédie au XIX siècle¹⁹. Baudelaire était un

¹² Charles Baudelaire, « [A Sainte-Beuve] », *Les Fleurs du Mal*, *op. cit.*, p. 259.

¹³ Cf. Jean Cassien, Livre X : « De l'esprit de la paresse », *Les institutions cénobitiques et les remèdes aux huit principaux vices*, trad. par Dom E. Pichery, Saint-Maximin, éd. Librairie Saint-Thomas d'Aquin, 1923, p. 443.

¹⁴ Cf., Jean Climaque, 13^e degré : « De l'acédie », *L'échelle sainte*, trad. française par le père P. Deseille, Bégrolles-en-Mauges, éd. Abbaye- de-Bellefontaine, coll. « Spiritualité Orientale », n^o 24, 1978, p. 148.

¹⁵ Charles Baudelaire, « [A Sainte-Beuve] », *op. cit.*, p. 259.

¹⁶ *Ibid.*

¹⁷ Rappelons que l'image emblématique de la mélancolie (notion ayant succédé à l'acédie) – à laquelle Baudelaire fait ici allusion – est celle de la tête appuyée sur la main gauche, comme dans le tableau *Melancholia I* d'Albrecht Dürer.

¹⁸ Charles Baudelaire, « [A Sainte-Beuve] », *op. cit.*, p. 260.

¹⁹ C'est dans le chapitre 8, du livre 1 de *Port-Royal* que Sainte-Beuve, évoquant le parcours spirituel de la soeur Anne-Eugénie au monastère de Port-Royal, rappelle, dans une note consistante en bas de page, l'emploi du mot *acedia* par Jean Cassien dans *De Institutis Coenobiorum*. L'historiographe ne manque pas d'établir un lien entre cette torpeur claustrale qu'est l'*acedia* et le vague des passions qui caractérise la littérature romantique : « On surprend très au net dans Port-Royal, à travers la piété

fervent admirateur de l'auteur de *Vie, poésies et pensées de Joseph Delorme*. La fascination par *Volupté* qu'exprime le poème *A Sainte-Beuve*, Charles adolescent la mentionne également dans une lettre à sa mère, où se plaignant de l'ennui et du manque d'intérêt pour la littérature de son temps, il cite les poésies de Victor Hugo et *Volupté* comme les seules oeuvres qui l'aient passionné²⁰. *Volupté* relate l'histoire d'Amaury, jeune homme au parcours tortueux où ses hautes exigences spirituelles le disputent à un penchant sensuel le menant régulièrement vers les endroits malfamés de Paris. L'existence d'Amaury sera ainsi entrecoupée de chutes et d'élévations, jusqu'au jour où il se décidera à embrasser l'état ecclésiastique²¹. Il n'est pas difficile de transposer au cas du héros beuvien la maxime baudelairienne des deux postulations présentes dans chaque être humain : l'une vers Dieu, l'autre vers Satan, qui sont comme le creuset nécessaire pour la problématique de l'acédie. Le roman de Sainte-Beuve constitue en effet une excellente illustration de cette maladie de l'âme, avec de multiples références à des écrits spirituels de Pères de l'Eglise, sans que, pour autant, le mot d'acédie soit prononcé explicitement, son équivalent le plus proche dans le roman étant « le démon de midi »²².

Ce qui fonde les affinités entre Baudelaire et l'histoire d'Amaury, est, précisément, cette ambivalence inhérente à toute vie spirituelle authentique : « Tout abîme mystique est à deux pas du Doute »²³, proclame en effet le poème. Et c'est cette proximité des « choses de Dieu » et de celles du Diable, avec l'incertitude quant à l'issue d'un tel rapport de forces, qui confère à l'acédie son aspect de vertige devant le mystère du gouffre dont on sait qu'il fait peur autant qu'il attire. Baudelaire rend très bien compte du caractère insidieux du mal décrit par *Volupté*, en analysant les effets que le roman produisit sur lui : « Le breuvage infiltré, lentement, goutte à

s'analysant déjà elle-même et se racontant, ce qui de nos jours, la sanction religieuse manquant, est devenu précisément la tendresse humaine égarée, l'orgueil inquiet, inassouvi, s'analysant aussi sans fin et se décrivant : c'est la même veine du coeur. » (Paris, éd. R. Laffont, 2004, p. 104).

²⁰Charles Baudelaire, *Correspondance*, t. I, janv. 1832-fév. 1860, texte établi, présenté et annoté par C. Pichois, Paris, éd. Gallimard 1973, lettre à sa mère, août 1838, p. 61.

²¹A ce sujet, voir mon article « L'analyse de l'acédie dans *Volupté* de Sainte-Beuve », *Fu-Jen Studies : Literature & Linguistics*, n° 45, 2012, pp. 47-73.

²²Charles-Augustin Sainte-Beuve, *Volupté*, éd. présentée et annotée par A. Guyaux, Paris, éd. Gallimard, 1986, p. 312.

²³Charles Baudelaire, [« A Sainte-Beuve »], *op. cit.*, p. 260.

goutte » « a travaillé le fond de la plus mince artère »²⁴ de l'adolescent qu'il était – tout comme Amaury, entraîné vers le gouffre, tout comme le héros beuvien, familier des « soupirs de René »²⁵ (dont le « mal du siècle », nous l'avons compris, est le visage moderne de l'acédie), « altéré » par la soif bizarre de l'inconnu. Il avoue avoir tout absorbé, « les miasmes » et « les parfums » et avoir fait de ce « livre voluptueux » un compagnon fidèle et omniprésent. « J'ai partout feuilleté le mystère profond / De ce livre si cher aux âmes engourdies / Que leur destin marqua des mêmes maladies, / Et devant le miroir j'ai perfectionné / L'art cruel qu'un Démon en naissant m'a donné, / - De la Douleur pour faire une volupté vraie, - / D'ensanglanter son mal et de gratter sa plaie. »²⁶ Est ainsi, dans ce passage capital du poème, établie, d'une part la communauté spirituelle des âmes acédiastes, d'autre part le mécanisme profond de ce mal qui, loin d'être une affection innocente qui mettrait le sujet en position de victime, peut être une sorte de délectation morose, c'est-à-dire un consentement de l'esprit à ce mal et une jouissance voluptueuse qu'il en tire.

1. L'Éthique du Temps

Selon Jean-Charles Nault, « l'acédie touche deux dimensions fondamentales de la vie humaine : l'espace et le temps. »²⁷ Chaque être humain désireux de trouver le sens de sa vie se doit en effet d'investir l'un et l'autre de façon concrète, qui distinguera son existence parmi tant d'autres. Toute l'oeuvre de Baudelaire atteste de l'importance qu'il accordait au Temps, mais aussi des difficultés qu'il avait à l'utiliser efficacement en vue de son accomplissement personnel. Difficultés dues directement à son acédie, dans le sens que Bernard Forthomme donne à cette maladie, celui d'un empêchement survenu dans le mécanisme de l'agir²⁸. En effet, la

²⁴ *Ibid.*

²⁵ *Ibid.*

²⁶ *Ibid.*

²⁷ Jean-Charles Nault, « L'héritage monastique patristique du thème de l'acédie chez les premiers chartreux », in : *Tristesse, acédie et médecine des âmes dans la tradition monastique et cartusienne* : actes du colloque international, Institut catholique de Paris, 17 mars 2005, sous la direction de Nathalie Nabert et du Centre de recherches et d'études de spiritualité cartusienne. Anthologie de textes rares et inédits (XIII^e-XX^e s.), Paris, éd. Beauchesne, 2005, p. 41.

²⁸ Cf. Bernard Forthomme, *De l'acédie monastique à l'anxio-dépression. Histoire philosophique de la transformation d'un vice en pathologie*, Paris, éd. Sanofi-Synthélabo, 2000.

correspondance de Baudelaire, dès l'âge de treize ans, témoigne chez lui d'innombrables obstacles intérieurs – que l'on retrouve invariablement dans la phénoménologie de l'acédie – compromettant son désir d'agir. L'« étourderie »²⁹, l'« engourdissement »³⁰, « indolence, maussaderie, ennui »³¹, l'« oisiveté absolue »³², « La cruelle paresse ! La terrible rêverie ! »³³ sont incriminés par Charles, tout d'abord comme facteurs de ses difficultés scolaires, ensuite, plus tard, de son peu de rendement, en dépit de ses innombrables projets littéraires. Sa principale échappatoire – invincible, diabolique : la remise au lendemain, les lambineries dans l'exécution, le dépérissement de l'idée par l'intervalle qui s'installe entre sa conception et sa réalisation, bref, mauvaise utilisation du temps impartie une fois pour toutes. Pourtant, à quatorze ans, Charles, s'ennuyant déjà au collège, écrit, avec cette pureté et cette lucidité précoce qui le caractérisent que « le temps fuit bien vite pour qui l'emploie bien. »³⁴ C'est là déjà une tonalité *morale* – même s'il s'obstinera à récuser le mot, du moins dans son acception « bourgeoise » – que l'on retrouvera constamment dans ses oeuvres les plus angoissées et les plus sincères bien qu'empruntant parfois l'apparence de la perversité : la correspondance, les journaux intimes, *Les Fleurs du Mal*.

Dans ce dernier recueil, le Temps – la majuscule divinisante est de Baudelaire – hante de nombreux poèmes. Parmi eux, *L'Horloge* est l'un des plus explicites. L'horloge est un dieu « effrayant »³⁵; le coeur du poète est « plein d'effroi » face à son rappel « souviens-toi ! » Dès l'ouverture du poème, nous sommes donc plongés dans l'univers du sacré, qui se caractérise par une fondamentale ambivalence. Celle-ci se retrouve également dans le rapport temps-vie humaine. Ce rapport peut être fructifère, comme il peut être facteur d'échec. C'est surtout ce dernier aspect que Baudelaire, dans sa mélancolie, s'attache à dépeindre, le premier

²⁹ Charles Baudelaire, *Correspondance*, t. I, *op. cit.*, lettre au lieutenant-colonel et à Mme Aupick, Lyon, 25 février 1834, p. 26.

³⁰ *Ibid.*, lettre à son frère, Alphonse Baudelaire, Lyon, 26 février 1834, p. 29.

³¹ *Ibid.*, lettre à sa mère, 16 juillet 1839, p. 76.

³² *Ibid.*, lettre à sa mère, 4 décembre 1847, p. 144.

³³ *Ibid.*, lettre à sa mère, 13 mai 1858, p. 496.

³⁴ *Ibid.*, lettre à son frère, 27 octobre 1853, p. 36.

³⁵ *Id.*, « L'Horloge », *Les Fleurs du Mal*, *op. cit.*, p. 130.

ne se lisant qu'en creux. Le temps apparaît comme une divinité hostile, dévoratrice, qui, avec sa « trompe immonde »³⁶, « pompe » la vie du prodigue, oublieux du caractère éphémère de sa vie et de l'urgence d'agir. Le poème multiplie les images dramatiques de cette urgence : – « Le jour décroît ; la nuit augmente ; *souviens-toi !* le gouffre a toujours soif ; la clepsydre se vide »³⁷... – pour conclure sur l'imminence de la mort et de la condamnation d'une vie mal remplie. Pourtant, parallèlement à cette vision horrifique d'un temps « avide » d'anéantir les existences des « folâtres mortels », qui ne savent pas en faire un usage convenable, se dessine en filigrane un réseau d'éléments positifs susceptibles de faire de l'être humain le vainqueur face à ce dieu « sinistre ». Celui-ci ne « triche » pas, il fait ce qu'il a à faire : passer, s'écouler, disparaître. L'homme n'a qu'à en faire autant : remplir son devoir, respecter sa vocation, qui est celle de s'épanouir. Tout n'est pas souffrance et dépérissement sur terre. Il suffit d'un léger changement de perspective pour que l'homme se retrouve en position de celui à qui est « accordé » un « délice »³⁸ – une saison de vie – dont il lui faut néanmoins « extraire de l'or »³⁹, sans attendre, au moyen de sa vertu et de son courage. S'il peut passer pour alarmant, le message de *L'Horloge* contient donc aussi une étincelle d'espoir et s'inscrit ainsi au plus près de la problématique de l'acédie dans laquelle le temps et l'action humaine qui l'assujettit et le fait fructifier occupent une place centrale.

Les isotopies du temps qui passe se retrouvent également dans le poème *l'Examen de minuit*, dans lequel « La pendule, sonnant minuit, / Ironiquement nous engage / A nous rappeler quel usage / Nous fîmes du jour qui s'enfuit [...] »⁴⁰ La conscience aiguë du temps et le scrupule moral quant à son utilisation – véritable obsession pour Baudelaire – qu'implique un tel bilan nocturne de la journée écoulée est néanmoins troublée par l'adverbe « ironiquement » qui, d'emblée, connote les conclusions négatives de l'opération. En dépit d'un savoir théorique qui l'enjoint à suivre la pente ascendante, au bout de laquelle se trouve la récompense de son

³⁶ *Ibid.*, p. 131.

³⁷ *Ibid.*

³⁸ *Ibid.*

³⁹ *Ibid.*

⁴⁰ « L'Examen de minuit », *Les Fleurs du Mal*, *op. cit.*, p. 203.

vertueux effort, l'homme se laisse aller à la pente descendante, autrement dit il consent à la paresse, à la mollesse acédiaste, et laisse ainsi le Temps s'écouler sans en extraire la précieuse et fragile quintessence. « Aujourd'hui, date fatidique, / Vendredi, treize, nous avons, / Malgré tout ce que nous savons, / Mené le train d'un hérétique. / Nous avons blasphémé Jésus, [...] / Nous avons, pour plaire à la brute, / Digne vassal des Démons, / Insulté ce que nous aimons / Et flatté ce qui nous rebute ;[...] »⁴¹ Semblables aux moines des premiers siècles du christianisme, nous avons commis le péché d'acédie – d'un relâchement, d'une négligence dans l'effort vers le bien (vers Dieu) et d'une complaisance envers les tentations diaboliques qui visent à nous faire sortir du droit chemin pour nous égarer. Nous avons donc manqué à notre devoir de rectitude, de vigilance et de fidélité à Dieu – qui nous a appelés à nous tenir face à lui – pour contribuer à l'accroissement de la *perversité* (consistant à mépriser ce que nous aimons et à flatter ce qui nous rebute), qui est le royaume de Satan. Dans ce poème de Baudelaire, comme dans beaucoup d'autres, se confirme la définition de l'acédie que Giorgio Agamben donne dans *Stanze* : un péché qui consiste « en un vertigineux et craintif retrait (*recessus*) devant l'obligation faite à l'homme de se tenir en face de Dieu »⁴².

Problématique capitale des *Fleurs du Mal* que reprendra aussi *L'Imprévu*, stigmatisant notamment le penchant baudelairien à la procrastination. « Mieux que tous, je connais certain voluptueux / Qui bâille nuit et jour, et se lamente et pleure, / Répétant, l'impuissant et le fat : 'Oui, je veux / Etre vertueux, dans une heure !' »⁴³ Plusieurs ingrédients fondamentaux de l'acédie se lisent dans ce passage : une mollesse (« voluptueux ») qui oriente vers la pente descendante, plus facile que la pente montante ; l'indifférence à la vie (« qui bâille ») qui implique l'engourdissement acédiaste (« l'impuissant et le fat »), enfin l'incapacité de saisir le présent pour agir en vue du bien, la remise de la pratique de la vertu à plus tard (« je veux être vertueux dans une heure ») étant pour ainsi dire une conséquence naturelle

⁴¹*Ibid.*

⁴²Giorgio Agamben, *Stanze : parole et fantasme dans la culture occidentale*, traduit de l'italien par Yves Hersant Paris, éd. Payot & Rivages, 1994, p. 25.

⁴³Charles Baudelaire, « L'imprévu », *Les Fleurs du Mal*, *op. cit.*, p. 232.

de la paresse acédiaste signifiée par ce qui précède. La cinquième strophe rappelle l'urgence de l'agir mise à mal par la procrastination acédiaste et brosse un portrait peu flatteur de l'être humain, digne des plus austères moralistes chrétiens : « L'horloge, à son tour, dit à voix basse : 'Il est mûr, / Le damné ! J'avertis en vain la chair infecte. / L'homme est aveugle, sourd, fragile, comme un mur / Qu'habite et que ronge un insecte !' »⁴⁴

Le sémantisme du ver qui ronge la solidité de l'homme jusqu'à en causer la chute finale est éminemment baudelairien, omniprésent dans les *Fleurs du Mal* et parfaitement en adéquation avec la problématique de l'acédie en tant que processus sournois, imperceptible, si on relâche la vigilance, de la corruption du bien par le mal. Quant à l'horloge – symbole du Temps – elle apparaît ici comme un instrument ambivalent par excellence : divin, car elle se fait la voix d'un *memento mori* censé avertir l'homme de l'urgence de bien employer son temps pour mériter la vie éternelle ; diabolique, dans la mesure où, constatant l'échec de l'action humaine (« j'avertis en vain »), elle semble s'en réjouir (il est « mûr ») et relègue impitoyablement le « damné », qui n'a pas su entendre son message, au royaume des ténèbres. En effet, la plus grande partie du poème est consacrée au discours de Satan qui apparaît, en dépit des dénégations du XVIIIe siècle rationaliste que Baudelaire ne portait pas dans son cœur, pour réaffirmer sa puissance sur le monde, acquise grâce à la fragilité de l'espèce humaine qui se laisse corrompre facilement. Il annonce à l'homme qu'il va l'emporter dans son palais souterrain « fait avec l'universel Péché » : l'enfer. Cependant, d'en haut « Un Ange sonne la victoire / De ceux dont le cœur dit : 'Que béni soit ton fouet, / Seigneur ! que la douleur, ô Père, soit bénie ! / Mon âme dans tes mains n'est pas un vain jouet, / Et ta prudence est infinie.' // Le son de la trompette est si délicieux, / Dans ces soirs solennels de célestes vendanges, / Qu'il s'infiltré comme une extase dans tous ceux / Dont elle chante les louanges.»⁴⁵

Après avoir dépeint la mollesse acédiaste de l'homme, insufflée et exploitée par Satan pour agrandir son royaume, le poème s'achève donc sur un éloge de ceux

⁴⁴ *Ibid.*

⁴⁵ *Ibid.*, p. 233.

qui, ayant su résister au charme sensuel de la volupté, ont persévéré sur la pente montante de la perfection spirituelle. Ceux-ci, confiants dans l'amour et la prudence du Seigneur, avaient accepté ce chemin difficile, les dures épreuves (« la douleur ») et les corrections divines (« le fouet »)⁴⁶ qu'il implique. Se dégage ainsi, dans ce poème, la grandeur paradoxale du christianisme : le Diable nous flatte, nous promet des plaisirs illusoires, pour, en réalité, nous éloigner du droit chemin, alors que Dieu nous demande d'accomplir des efforts et de pratiquer la vertu qui nous rebute, pour, *in fine*, nous guider vers la félicité éternelle. La voilà, cette joie, exprimée dans le dernier quatrain du poème, qui évoque le son « délicieux » de la trompette angélique appelant à célébrer les « célestes vendanges »⁴⁷. Par elle sont récompensés les efforts et la droiture des justes qui ont su rejeter les suggestions diaboliques et échapper ainsi au péché d'acédie. En effet, comme l'écrit Jean-Charles Nault, la joie (*gaudium*) est le couronnement des efforts guidés par la raison, tandis que la volupté, typique de l'acédie, résulte des plaisirs des sens (*delectatio*), insufflés par Satan.⁴⁸

2. La Raçon : fleurir et fructifier

L'acédie apparaît comme une maladie de l'âme à l'action stérilisante qui empêche l'être humain de s'épanouir. S'opposant directement à la charité, elle « se présente comme l'obstacle majeur à la *quies* et à la *fruitio* vers lesquelles aspire le coeur de tout homme. »⁴⁹ C'est la correspondance de Baudelaire qui laisse voir le

⁴⁶*Ibid.*

⁴⁷*Ibid.*

⁴⁸Cf. Jean-Charles Nault, *La saveur de Dieu. L'acédie dans le dynamisme de l'agir*, Rome, éd. Lateran University Press, 2002. Le cadre de la présente contribution ne permet pas de se pencher sur toute l'oeuvre de Baudelaire avec la même attention. Signalons néanmoins que toute la section « Hygiène » des *Journaux intimes* (*op. cit.*) reprend, de façon éloquente, la problématique de l'éthique du temps dans la spiritualité baudelairienne. A titre d'exemples : « Il faut travailler, sinon par goût, au moins par désespoir, puisque, tout bien vérifié, travailler est moins ennuyeux que s'amuser. » (p. 682). « [...] Que de pressentiments et de signes envoyés déjà par Dieu, qu'il est grandement temps d'agir, de considérer la minute présente comme la plus importante des minutes, et de faire ma perpétuelle volupté de mon tourment ordinaire, c'est-à-dire du Travail ! » (p. 668). « A chaque minute nous sommes écrasés par l'idée et la sensation du temps. Et il n'y a que deux moyens pour échapper à ce cauchemar, - pour l'oublier : le Plaisir et le Travail. Le Plaisir nous use. Le Travail nous fortifie. [...] » (p. 669). « En renvoyant ce qu'on a à faire, on court le danger de ne jamais pouvoir le faire. En ne se convertissant pas tout de suite, on risque d'être damné. Pour guérir de tout, de la misère, de la maladie et de la mélancolie, il ne manque absolument que le Goût du Travail. » (p. 669). « Fais tous les jours, ce que veulent le devoir et la prudence. » (p. 669).

⁴⁹Jean-Charles Nault, *La Saveur de Dieu, op. cit.*, p. 229.

plus clairement l'angoisse toujours présente en lui de rater sa vie, faute de savoir mobiliser l'énergie suffisante pour agir et pour s'ouvrir aux autres⁵⁰. Baudelaire souligne, à maintes reprises, l'importance de cet amour agissant qu'est la charité, le seul susceptible de combattre le démon d'acédie. Dans la section « Hygiène » des *Journaux intimes*, il fait allusion au précepte de Saint-Paul « Sans la charité, je ne suis qu'une cymbale retentissante »⁵¹ et dans *La Fanfarlo*, il consacre un passage plus consistant à cette vertu théologique, en écrivant : « [...]il est une science d'aimer son prochain et de le trouver aimable, comme il est un savoir bien vivre. Plus un esprit est délicat, plus il découvre de beautés originales ; plus une âme est tendre et ouverte à la divine espérance, plus elle trouve dans autrui, quelque souillé qu'il soit, de motifs d'amour ; ceci est l'oeuvre de la charité [...]»⁵²

Le recueil des *Fleurs du Mal* reprend également cette problématique – cela est signifié dans le titre même –, en recourant très souvent au champ sémantique de la floraison et de la fructification. Le poème *La Rançon* est l'un des plus significatifs de ce point de vue, l'un des plus beaux aussi et des moins ambigus, car il est l'expression pure de la filiation divine de l'être humain. Le titre lui-même peut être mis en relation avec le « délicieux gâteau » qu'évoquait *L'Horloge*. Qu'entendre par là si ce n'est que nous devons nous montrer reconnaissants (payer) pour la vie (une sorte de délice) que nous avons reçue ? Dieu nous a beaucoup donné, nous considérant dignes de son estime et de sa confiance, avons-nous le droit de le décevoir ? *A fortiori*, que, au final, de cette « rançon », c'est nous-mêmes qui percevons les bienfaits ? Dieu ne nous demande que de croître, de fleurir et de fructifier, tels les arbres de son verger, sous son regard protecteur. Comme seule « récompense » pour la grâce de la vie qu'il nous a faite, il réclame notre épanouissement personnel, loin du péché d'acédie, qui, lui, signifie la rupture de

⁵⁰Cf. « Quel vide autour du moi ! quelle noirceur ! quelles ténèbres morales et quelles peurs de l'avenir ! » (lettre à sa mère, été, 1855, *Correspondance*, op. cit., p. 318). « [...]Je suis passablement mal, comme je serai toujours. Je tâche, pour diminuer tous mes malaises, de travailler régulièrement. Quand cela sera, je serai le plus fier et le plus tranquille de tous les hommes ; je serai sauvé. » (lettre à sa mère, 22 juillet 1856, *Ibid.*, p. 353).

⁵¹*Id.*, *Journaux intimes*, op. cit., p. 671.

⁵²*Id.*, *Le Spleen de Paris, La Fanfarlo*, introduction, notes, bibliographie et chronologie par D. Scott et B. Wright, Paris, éd. Flammarion, 1987, p. 50.

cette filiation divine de l'homme, la perte de confiance en Lui et le désespoir spirituel, cet éloignement du regard de Dieu équivalant par là même à la victoire de Satan.

Baudelaire exploite dans le poème la métaphore de la culture agricole pour signifier le devoir de l'être humain de prendre soin de sa vie, comme Dieu le lui a demandé. « L'homme a, pour payer sa rançon, / Deux champs au tuf profond et riche, / Qu'il faut qu'il remue et défriche / Avec le fer de la raison ; // Pour obtenir la moindre rose, / Pour extorquer quelques épis, / Des pleurs salés de son front gris / Sans cesse il faut qu'il les arrose. »⁵³ Ces deux champs sont respectivement l'Art et l'Amour. L'Amour, c'est la charité que le chrétien se doit de pratiquer au quotidien par rapport à ses semblables. L'Art peut en revanche être considéré ici comme le paradigme du devoir d'épanouissement personnel qu'implique forcément la réflexion sur l'acédie et qui varie selon les individus. Tout comme la recherche de Dieu était le but des démarches monastiques, tout comme l'Art donnait le sens à la vie de Baudelaire, tout être humain possède un but spécifique vers lequel il tend et qu'il se doit surtout de poursuivre pour faire quelque chose de constructif de sa vie. Tout homme est appelé à être artisan de son bonheur, qu'il doit atteindre au prix d'un travail éclairé par la raison.

Comme beaucoup de passages des *Fleurs du Mal*, celui-ci est riche en isotopies de l'acédie. La vie a de précieuses potentialités (« tuf profond et riche ») susceptibles de nous rendre heureux, mais, comme tout ce qui a un prix, la félicité se conquiert difficilement : au moyen d'un labeur infatigable (« remuer », « défricher »), avec une volonté de fer (« la raison ») qui nous empêche de dévier du droit chemin et, par la mollesse acédiastes, d'agrandir le royaume de l'Ennemi (symbolisé par l'obscurité que combat ici implicitement la référence à la raison). La vie humaine est difficile, car rien n'est acquis d'avance et les obstacles à notre épanouissement sont nombreux. Le peu que nous réussissons (« la moindre rose », « quelques épis ») s'obtient dans la souffrance, à la sueur de notre front, mais c'est aussi cette sueur – symbole de notre travail, de notre courage et notre persévérance – qui permet

⁵³ *Id.*, « La Rançon », *Les Fleurs du Mal*, *op. cit.*, p. 234.

précisément de transformer les friches en fruits et d'arriver un jour à savourer la joie spirituelle. La suite et, pour ainsi dire, la chute du poème, continue la métaphore agricole transposée à la vie humaine et assigne à l'humble et difficile activité de l'homme sur la terre sa finalité eschatologique : appelé à la vie éternelle, dès ici-bas, l'homme doit songer à « rendre le juge propice, / Lorsque de la stricte justice / Paraîtra le terrible jour, / Il faudra lui montrer des granges / Pleines de moissons, et des fleurs / Dont les formes et les couleurs / Gagnent le suffrage des Anges. »⁵⁴

Certes, *La Rançon* illustre magnifiquement la grandeur théorique de la créature divine, mais cette potentialité positive de sa destinée, l'homme peut y répondre comme il peut la trahir, précisément par le péché d'acédie. D'autres poèmes des *Fleurs du Mal* – et ils sont plus nombreux – dépeignent à des degrés divers cette impossibilité pour l'homme de se tenir face à Dieu. Et tous filent invariablement les métaphores de l'épanouissement et de la fructification, compromis soit par la sécheresse soit par le froid, deux coefficients négatifs de l'acédie, insufflés par le Satan, afin d'anéantir le projet divin. Le poème intitulé *Le Soleil* fait précisément partie de cette catégorie. Pendant que le soleil brille dans les campagnes et dans les villes, le poète, lui, s'isole pour s'exercer à sa « fantasque escrime » : la création poétique. Le soleil concentre évidemment en lui la symbolique positive des forces vitales, favorisant le processus d'épanouissement. « Ce père nourricier, ennemi des chloroses, / Eveille dans les champs les vers comme les roses ; [...] / Et commande aux moissons de croître et de mûrir/ Dans le coeur immortel qui toujours veut fleurir ! Quand, ainsi qu'un poète, il descend dans les villes, / Il ennoblit le sort des choses les plus viles [...] »⁵⁵. Mais, refusant de jouir de l'influence bienfaisante de ce « père nourricier » qu'est le soleil, le poète ne se place-t-il pas du côté de la « chlorose » - du manque de vie, de la négligence acédiaste – que ce premier veut combattre ? De par son retrait mélancolique (« seul ») et l'exacerbation de son activité artistique, cérébrale, non naturelle, n'épuise-t-il pas la substance organique de la vie à mauvais escient, quand la vocation première de

⁵⁴ *Ibid.*

⁵⁵ « Le Soleil », *Ibid.*, p. 133.

celle-ci est d'être employée à faire « croître », « fleurir » et « mûrir », dans un élan de spontanéité, de chaleur, d'ouverture et de satisfaction existentielle simple?

L'impossibilité de ce bonheur naturel plein de chaleur est signifiée tout d'abord par le réseau sémantique du froid que l'on retrouve dans le cycle de poèmes consacré au Spleen⁵⁶, mais aussi dans *Le Mauvais moine*. Ce dernier poème est une allusion évidente aux premiers siècles du christianisme, temps où « du Christ florissaient les semailles »⁵⁷, où la foi était vivante et l'homme autrement préoccupé par sa vie spirituelle qu'il ne l'est à l'époque utilitariste de Baudelaire. En ces temps, les cloîtres étaient remplis de moines ayant consacré leur vie à la recherche de Dieu. Cette mission donnait le sens à leur vie et réchauffait la froideur des murailles qu'ils habitaient ainsi que l'austérité de leur quotidien. Mais ces illustres moines sont tombés dans l'oubli, tout comme les exigences spirituelles qui étaient les leurs. Pour preuve : l'âme du poète, pareille à un « tombeau »⁵⁸ qu'aucune foi n'embellit ni ne réchauffe. « Mauvais cénobite »⁵⁹, « moine fainéant »⁶⁰, il habite ce « cloître odieux »⁶¹ et s'en veut de n'être pas capable de combattre sa « triste misère »⁶² spirituelle par le travail de ses mains et une attitude aimante. *Le Mauvais moine* signe l'échec de la culture des deux champs dont parlait *La Raçon* : l'Art et l'Amour. Il est donc tout à fait légitime de dire que le mauvais moine de ce poème est un moine en proie au péché d'acédie, vaincu par la paresse coupable, incapable d'accéder à la joie spirituelle censée constituer le but de sa démarche monacale, ce qu'atteste l'adjectif « odieux » (qui a donné « ennui », équivalent moderne d'« acédie ») qui qualifie le cloître. Ainsi s'accomplit dans ce poème l'oeuvre diabolique qui consiste à insuffler au moine la haine de son état et à le faire désespérer de sa vocation afin qu'il ne produise pas de fruits spirituels voulus par Dieu.

Les images de la sécheresse acédiaste qui compromet le processus vital sont

⁵⁶ Cf. « Spleen LXXV », « Spleen LXXVI », « Spleen LXXVII », « Spleen LXXVIII », *Ibid.*, pp. 122-124.

⁵⁷ « Le Mauvais moine », *Ibid.*, p. 60.

⁵⁸ *Ibid.*, p. 61.

⁵⁹ *Ibid.*

⁶⁰ *Ibid.*

⁶¹ *Ibid.*

⁶² *Ibid.*

également nombreuses dans *Les Fleurs du Mal*. Dans la même veine que *Le Soleil*, mais plus radical encore, le poème *La Béatrice* dépeint des terrains « cendres, calcinés, sans verdure »⁶³ dans lesquels le poète, tel un René face au rochers, se plaignant à la nature de sa « sombre détresse »⁶⁴, est objet de moqueries d'un « troupeau de démons vicieux »⁶⁵, qui raillent son attitude de poète maudit voulant « intéresser au chant de ses douleurs / Les aigles, les grillons, les ruisseaux et les fleurs, [...] »⁶⁶. Se dessine, en filigrane, dans ce passage du poème, comme une caricature du discours et de la posture autiste des romantiques souffrant du « mal du siècle », – héritier de l'ancienne acédie – en rupture avec Dieu, avec les autres, et même avec la nature, puisque, tout en se référant à celle-ci, ils n'en voient finalement que le côté sombre – froid, hivernal, déchaîné, – et pas le côté lumineux. La nature n'est pour eux qu'un moyen – qu'un *décorum* pour l'étalage de leurs états d'âme acédiastes – et non un but en soi, c'est-à-dire l'objet d'une adoration naïve en tant que création divine. La nature est belle, diverse, curieuse, étonnante ; elle porte le sacré en elle, mais le romantique acédiaste, atteint d'une philautie suggérée par le démon et, par conséquent, incapable de sortir de la problématique stérilisante de son ego pour se tourner vers l'amour de la vie, de ce sacré ne perçoit que la face négative et devient ainsi – comble d'ironie ! – la risée des démons.

3. La cloche fêlée

Se plaçant, comme nous avons vu, sous l'égide de Saint-Paul, Baudelaire associe l'idée d'accomplissement personnel à une certaine « résonance » de l'individu par laquelle il convient d'entendre sa solidité psychique, sa foi, sa volonté, sa charité, sa sincérité. Le poème *La cloche fêlée*, dans *Les Fleurs du Mal*, illustre bien, métaphoriquement, la défaillance de toutes ces qualités. Une cloche « au gosier vigoureux »⁶⁷, « alerte et bien portante », « jette fidèlement son cri religieux », car elle est toute d'une pièce, et peut mobiliser toutes ses forces pour atteindre l'objectif

⁶³ « La Béatrice », *Ibid.*, p. 171.

⁶⁴ *Ibid.*

⁶⁵ *Ibid.*

⁶⁶ *Ibid.*, p. 172.

⁶⁷ *Id.*, « La cloche fêlée », *Ibid.*, p. 121.

inscrit dans sa nature : celui de chanter les louanges de Dieu. Mais, l'âme du poète ressemble à une cloche « fêlée ». Elle ne peut émettre qu'un son sourd, qui ressemble à un « râle épais », qui ne résonne pas comme il faut. Plusieurs éléments inhérents à l'acédie se retrouvent dans ce poème. A commencer par le titre : la notion d'acédie implique en effet l'idée d'une fissure (*fracta per acediam*), qui met à mal l'intégrité spirituelle et morale de l'individu qui en est atteint.

Ladite fissure, qui affaiblit ou brise la voix de l'individu et l'expose au péché d'acédie, c'est avant tout, symboliquement, la voie par laquelle Satan accède à son âme pour y semer la discorde interne. Les écrits spirituels du christianisme primitif mettent en garde contre ce genre de « fêlure », en préconisant à l'être humain de se prémunir de toutes les façons possibles contre l'action du malin, ce dont on retrouve un écho dans le vers du poème qui compare la cloche « bien portante » au soldat qui « veille sous la tente »⁶⁸ en temps de guerre. « Veiller », rester vigilant, ne rien négliger, prendre soin de sa vie (*to kèdos*) sont précisément, dans le monachisme primitif, des moyens de lutter contre l'acédie, en tant qu'effet de l'action diabolique dans l'homme. Or, de cette dernière, Baudelaire était absolument convaincu, comme en témoigne, entre autres, la lettre à Gustave Flaubert, dans laquelle l'auteur des *Paradis artificiels* justifie son intérêt pour la problématique du mal : « [...] je me suis aperçu que de tout temps j'ai été obsédé par l'impossibilité de me rendre compte de certaines actions ou pensées soudaines de l'homme sans l'hypothèse de l'intervention d'une force méchante extérieure à lui. – Voilà un gros aveu dont tout le 19e siècle conjuré ne me fera pas rougir. [...] »⁶⁹

Aveu qu'illustre parfaitement « Le Mauvais Vitrier », dans *Le Spleen de Paris*, poème en prose, dans lequel Baudelaire se penche sur la dimension irrationnelle et profondément mystérieuse de l'être humain. L'angoissé (rôdant une heure devant la porte du concierge par crainte de trouver chez lui une nouvelle chagrinante) ; le

⁶⁸ *Ibid.*

⁶⁹ *Id.*, *Correspondance*, choix et présentation de Jérôme Thélot, Paris, éd. Gallimard, 2000, lettre à Gustave Flaubert, 26 juin 1860, p. 217. Rappelons ici également ce passage du « Joueur généreux », dans *Le Spleen de Paris* (éd. de Robert Kopp, Paris, Gallimard 2006, p. 176), devenu proverbial : « Mes chers frères, n'oubliez jamais, quand vous entendrez vanter le progrès des lumières, que la plus belle des ruses du diable est de vous persuader qu'il n'existe pas ! »

procrastinateur (« qui garde quinze jours une lettre sans la décacheter, ou ne se résigne qu'au bout de six mois à opérer une démarche nécessaire depuis un an »⁷⁰); le timide (qui « baisse les yeux même devant les regards des hommes, à ce point qu'il lui faut rassembler toute sa pauvre volonté pour entrer dans un café ou pour passer devant le bureau d'un théâtre [...] »⁷¹), se sentiront tous, un jour, écrit-il, brusquement précipités vers l'action par une force autant irrésistible qu'inexplicable, – attribuable à des « Démons malicieux »⁷² – qui leur fera accomplir des actes absurdes, voire dangereux. Et Baudelaire – que nous avons déjà reconnu dans les cas précités – y va de son propre exemple, en racontant qu'un jour, s'étant levé « maussade, triste, fatigué d'oisiveté »⁷³, il se sentit « poussé »⁷⁴ à « faire une action d'éclat »⁷⁵. Ce fut un pauvre vitrier ambulancier qui en pâtit. Le satanique Baudelaire l'ayant fait venir dans son logis situé au 6^e étage, l'accabla de reproches, furieux de ne pas trouver auprès de lui « des vitres de paradis »⁷⁶, « des vitres qui fassent voir la vie en beau ! »⁷⁷. Non encore satisfait de cette « action d'éclat », le vitrier une fois descendu, l'hystérique client le bombardait avec un pot de fleurs qui eut raison de sa « pauvre fortune ambulatoire [...] »⁷⁸

Le caractère impulsif de cette histoire ne nous permet pas de conclure dans ce poème en prose à une farce de trickster, maîtrisant du début à la fin son mauvais tour, certain qu'une fois démasqué, il ferait rire tous les protagonistes de l'histoire. Il s'agit bel et bien d'un symptôme morbide, non maîtrisé, relevant de l'acédie en tant que présence du diabolique en l'homme. Baudelaire l'explique en disant : « C'est une espèce d'énergie qui jaillit de l'ennui et de la rêverie ; et ceux en qui elle se manifeste si inopinément sont, en général, [...], les plus indolents et les plus rêveurs des êtres. »⁷⁹ De nombreuses anecdotes de ce type sont restées dans l'histoire

⁷⁰ *Id.*, « Le Mauvais vitrier », *Ibid.*, p. 118.

⁷¹ *Ibid.*, p. 119.

⁷² *Ibid.*

⁷³ *Ibid.*

⁷⁴ *Ibid.*

⁷⁵ *Ibid.*

⁷⁶ *Ibid.*, p. 120.

⁷⁷ *Ibid.*

⁷⁸ *Ibid.*

⁷⁹ *Ibid.*, p. 119.

littéraire concernant Baudelaire, forgeant à ce poète génial, par ailleurs, comme il le dit lui-même, « indolent », bon, et totalement inoffensif, la réputation d'être « bizarre », associable, ... « fêlé ». L'intéressé le savait, et, comme l'écrit Camille Mauclair, « y prenait un plaisir amer. »⁸⁰ Devançant l'opinion publique, il raillait parfois sa bizarrerie, en la désignant par le nom de « baroquerie personnelle »⁸¹. Parfois, il protestait doucement, comme dans cette lettre de remerciements adressée aux Autard de Bragard qui l'ont hébergé à la Réunion, avant qu'il ne rentre à Paris, lors de son voyage aux Indes : « Si je n'aimais et si je ne regrettais pas tant Paris, je resterais le plus longtemps possible auprès de vous et je vous forcerais à m'aimer et à me trouver un peu moins baroque que je n'en ai l'air. »⁸²

Reste que l'existence toute entière de Baudelaire était placée sous le signe de ces « décharges explosives » d'énergie, relatives à son acédie, qui le singularisaient significativement par rapport à ses « semblables ». Son acédie se manifestait dans son rapport à l'espace et au temps et affectait directement sa création littéraire. Du point de vue de l'espace, l'auteur du *Spleen de Paris* était un cas typique de bougeotte acédiaste, affection qu'il désignait sous le nom de « Maladie de l'horreur du Domicile »⁸³ et qui le poussait à déménager d'un endroit à l'autre, voire, à la fin de sa vie, d'un pays à l'autre (de France en Belgique). Ne se sentant jamais à sa place, l'acédiaste « se trouve gagné par l'esprit d'instabilité ou la mélancolie du déménagement, forme aiguë du syndrome gyrovague. Dans ce cas, l'on ne trouve plus de respiration que dans l'envie de toujours respirer ailleurs où l'air serait meilleur, l'herbe plus verte et autrui bien plus charitable »⁸⁴, écrit à ce sujet Bernard Forthomme, dans son étude sur la spiritualité acédieuse et son analyse trouve une parfaite illustration dans le mode de vie mouvementé et précaire de notre auteur. Si Baudelaire était toujours sur le point de partir vers un ailleurs, son rapport au temps n'était pas moins spasmodique. Incapable d'un travail systématique, persévérant,

⁸⁰ Camille Mauclair, *Charles Baudelaire : sa vie - son art - sa légende*, Paris, éd. Maison du Livre, 1917, p. 37.

⁸¹ Charles Baudelaire, *Correspondance*, éd. de Jérôme Thélot, *op. cit.*, p. 363.

⁸² *Id.*, *Correspondance*, (éd. Pléiade), *op. cit.*, lettre à A. Autard de Bragard, 20 octobre 1841, p. 89.

⁸³ *Id.*, « Mon coeur mis à nu », *Journaux intimes*, *op. cit.*, p. 689.

⁸⁴ Bernard Forthomme, « La spiritualité acédieuse », *La Vie spirituelle*, déc. 2003, 83e année, n°749, t. 157, p. 419.

apaisé, il ne créait que sous l'influence de cette « inspiration fortuite » que met en scène « Le Mauvais vitrier », comme il le confie dans une lettre à Sainte-Beuve, où, se plaignant de sa paresse, il conclut néanmoins : « [...] heureusement j'ai des soubresauts et des crises dans le caractère qui remplacent, quoique très insuffisamment, l'action d'une volonté continue. »⁸⁵

En effet, Baudelaire restera, jusqu'à la fin de sa vie, insatisfait de sa production littéraire. Reflétant bien en cela la logique faustienne de l'acédie, il restera pour toujours « porté par l'à-venir de la vie »⁸⁶, impulsé par le rêve, l'imagination et le désir, au détriment de la plénitude du présent, ne pouvant, elle, advenir, que par la seule grâce d'une action ferme, confiante et continue ici et maintenant. Tout au long de la correspondance, Charles n'a en effet de cesse de rassurer sa mère sur sa vocation d'écrivain, de lui promettre des succès futurs et de lui annoncer l'avenue du Livre qu'il porte en lui et qui éclipsera tous les livres de tous les temps. Mais ses innombrables projets l'importeront de loin sur leur réalisation effective, et sa courte vie torturée fera passer Baudelaire aux yeux de beaucoup pour un raté, qui, en dépit de son génie et, selon toute vraisemblance, à cause de son acédie, n'a pas donné toute sa mesure. Dans une étude psychologique de l'ennui, Jean Tardieu cite, entre autres, Baudelaire comme exemple de l'ennuyé qui, selon la logique ci-dessus, s'épuise et n'aboutit pas. « [L'ennuyé] s'est juré de faire un chef-d'oeuvre : la Chimère d'aujourd'hui sera la réalité de demain. Il se met au travail avec une fugue cravachée [...]. Mais, par définition, il n'a pas assez d'étoffe en lui, de sensations puisées aux sources, de vitalité fécondante pour revêtir de matière plastique ses spectres cérébraux. Son impuissance le jette par terre ; il a des redressements convulsifs par tétanos de la volonté, et il se cramponne à ses outils ; il va de l'accès de fièvre hurlante à l'affaiblissement comateux. [...] ah ! s'il renonçait à devenir un créateur, un dieu, et se contentait d'être un homme ! »⁸⁷

L'acédie apparaît donc, encore une fois, comme un empêchement à

⁸⁵ Charles Baudelaire, *Correspondance*, (éd. J. Thélot), *op. cit.*, lettre à Sainte-Beuve, 24 janv. 1862, p. 264.

⁸⁶ Bernard Forthomme, « La spiritualité acédieuse », *op. cit.*, p. 412.

⁸⁷ Jean Tardieu, *L'Ennui, étude psychologique*, Paris, éd. Alcan, 1913, p. 42.

l'épanouissement de la personne. « Fêlé » qu'il est, l'acédiaste, comme ceux dépeints par Dante⁸⁸, ne pourra produire qu'un râle épais ou un borborygme, qui compromettra sa réalisation personnelle, sa communication avec Dieu et avec les autres. Il deviendra ainsi son propre ennemi, celui qui, de cette discorde intérieure se venge sur lui-même. Tel n'est-il pas en effet le sens du poème « L'Heautontimoroumenos » de Baudelaire ? Le poète se disait une cloche fêlée. A présent, il se perçoit comme « un faux accord »⁸⁹ dans la divine symphonie. La raison en est la « la vorace Ironie » qui le « secoue » et le « mord ». Qu'entendre par là sinon l'inadhésion à soi-même, une sorte d'inacceptation de son être discordant, souffrant, miné par une énergie satanique, quand il le voudrait entièrement tourné vers la lumière ? L'identification de l'ironie au poison noir dissout dans le sang renvoie évidemment à la mélancolie. L'avant-dernier quatrain confirme cette déhiscence douloureuse au sein de l'être profond du poète, singulier dédoublement qui en fait la plaie qui saigne et le couteau qui l'irrite, la victime qui subit la peine et le bourreau qui l'inflige. Après la tonalité sado-masochiste du pénultième quatrain, c'est l'autophagie mélancolique qui se manifeste dans la dernière strophe, où le poète s'identifie au vampire dévorant son cœur. Un rire sardonique, amer, fait office d'une peine éternelle.

4. La faille comme principe fondateur du dandysme

C'est dans l'essai consacré à Constantin Guys, intitulé *Le Peintre de la vie moderne*, que Baudelaire développe sa théorie du dandysme, dans laquelle on peut relever deux niveaux de connotations : spirituel et esthétique. Les dandys, écrit-il, « n'ont pas d'autre état que de cultiver l'idée du beau dans leur personne, de satisfaire leurs passions, de sentir et de penser. »⁹⁰ Cette recherche de beauté et de distinction en toute chose, dans un total détachement de l'aspect utilitariste de

⁸⁸ Cf. Dante, *La Divine Comédie*, « L'Enfer », VII, vers 103-129, traduction, introduction et notes de Jacqueline Risset, Paris, éd. Flammarion, 1988, p. 43.

⁸⁹ Charles Baudelaire, « L'Heautontimoroumenos », *Les Fleurs du Mal*, op. cit., p. 128.

⁹⁰ Id., *Le Peintre de la vie moderne, Oeuvres complètes*, t. II, texte établi, présenté et annoté par Claude Pichois, Gallimard 1976, coll. « Pléiade », p. 710.

l'existence, confère à l'esprit du dandy une «supériorité aristocratique»⁹¹, incomprise du commun des mortels, qui réduit le plus souvent ce phénomène au soin exagéré de la toilette. Or, si, pour Baudelaire, le dandysme est un « besoin ardent de se faire une originalité »⁹², ou un « plaisir d'étonner et la satisfaction orgueilleuse de ne jamais être étonné »⁹³, il est, avant tout, une arme contre la souffrance infligée par la vie. « Un dandy peut être un homme blasé, peut être un homme souffrant ; mais, dans ce dernier cas, il sourira comme le Lacédémonien sous la morsure du renard. »⁹⁴ La suite du texte s'emploie à déterminer la gravité du dandysme occultée souvent par des signes extérieurs pouvant passer pour de la pure frivolité. Or ces derniers ne sont en réalité « qu'une gymnastique propre à fortifier la volonté et à discipliner l'âme »⁹⁵. Et, après avoir ainsi caractérisé cette doctrine de l'élégance et de l'originalité, trahissant les affinités avec le spiritualisme, le stoïcisme, et même la religion, l'auteur des *Curiosités esthétiques* de conclure : « Le caractère de beauté du dandy consiste surtout dans l'air froid qui vient de l'inébranlable résolution de ne pas être ému ; on dirait un feu latent qui se fait deviner, qui pourrait mais qui ne veut pas rayonner. »⁹⁶

L'aspiration à l'impassibilité est une réaction orgueilleuse par rapport à l'hypersensibilité qui caractérise le dandy. Cette hypersensibilité, chez Baudelaire, est constituée d'une part d'une délicatesse morale et esthétique, dans laquelle on peut voir les présupposés de la tendance vers Dieu ; d'autre part d'un doute sur sa personne, d'une fêlure inhérente à cette maladie de l'âme qu'est l'acédie, insufflée, elle, par le Démon. Cette ambivalence, Baudelaire ne cesse de la souligner dans ses oeuvres, comme dans cette lettre à sa mère, où, analysant les raisons de son impopularité littéraire, il écrit : « *La vertu dangereuse*, c'est un esprit plus sensible, plus élevé ou plus délicat que le commun des confrères, des camarades, que la foule, enfin. – Le vice *encore plus dangereux*, c'est la lâcheté, le découragement, et

⁹¹ *Ibid.*

⁹² *Ibid.*

⁹³ *Ibid.*

⁹⁴ *Ibid.*

⁹⁵ *Ibid.*, p. 711.

⁹⁶ *Ibid.*, p. 712.

l'habitude de laisser fuir les années en renvoyant toujours les choses au lendemain. [...]. »⁹⁷ Comment expliquer le paradoxe de cette « vertu dangereuse » – faite de sensibilité individualiste, de hautes aspirations, de délicatesse – si ce n'est par le fait qu'elle est si peu compatible avec la déchéance du monde d'ici-bas (que certains écrits « gnostiques » de Baudelaire considèrent comme le royaume de Satan), valorisant, lui, une neutralité nivelant vers le bas, l'égoïsme, le calcul, la mesquinerie? Comble de l'ironie : aux yeux de ce monde marchant à l'envers, l'amour de l'absolu dont relève cette « vertu dangereuse » est considéré comme « ridicule » et n'inspire que la raillerie. Comme si le noir cancer de la médiocrité qui tire tout vers le bas, ne supportait pas cette infime et si rare parcelle d'innocence primordiale qui s'obstine à persévérer envers et contre tout.

Les écrits de Baudelaire sont un éloquent témoignage de cette appréhension de la raillerie que son besoin de « sincérité » peut inspirer auprès des médiocres. On découvre, chez cet auteur « une peur extrême du ridicule »⁹⁸, une grande pudeur, un doute sur sa valeur, de la timidité⁹⁹, et ses qualités, allant de pair avec la fierté et un sentiment très fort de dignité, ne sont pas, quelque part, sans faire penser au personnage littéraire de Cyrano de Bergerac. Entre les deux âmes, plus d'un point commun, en effet. L'un et l'autre poète ; l'un et l'autre amoureux du beau et de l'inutile comme pour combattre ainsi la laideur et la trivialité du monde. Baudelaire sera dandy, comme Cyrano fut l'inoubliable représentant d'un panache qui constitue le dernier mot de la pièce éponyme. L'une et l'autre attitude « bataillarde » cachant une faille profonde, celle engendrée par « deux serpents ... Orgueil et ... Doute. »¹⁰⁰ C'est seulement dans la nuit qui le protège, se faisant passer pour un autre, que l'intrépide guerrier mais homme pudique et manquant de confiance en lui,

⁹⁷ *Id.*, *Correspondance*, éd. J. Thélôt, *op. cit.*, lettre à sa mère, 11 février 1865, p. 321, souligné dans le texte.

⁹⁸ *Id.*, *Correspondance*, éd. C. Pichois, *op. cit.*, cf. lettre à Mme Sabatier, 9 mai 1853, p. 225.

⁹⁹ De nombreux critiques soulignent cet aspect de la personnalité baudelairienne. Entre autres : Jean Massin (*Baudelaire entre Dieu et Satan*, Paris, éd. Juillard, 1945, p. 42) ; René Laforgue (*L'échec de Baudelaire*, Genève, éd. du Mont-Blanc, 1964, p. 83). André Ferran (*L'esthétique de Baudelaire*, Paris, Nizet, 1968, p. 11). Baudelaire lui-même y fait souvent allusion, notamment dans sa correspondance.

¹⁰⁰ Edmond Rostand, *Cyrano de Bergerac*, Paris, éd. Fasquelle, 1930, p. 163.

Cyrano ose dévoiler ses véritables sentiments à sa bien-aimée. « Mon langage jamais jusqu'ici n'est sorti / De mon vrai coeur »¹⁰¹ ; « [...] c'est si nouveau pour moi ! [...] d'être sincère : / La peur d'être raillé, toujours au coeur me serre ... ; [Raillé]... d'un élan !... Oui, mon coeur, / Toujours, de mon esprit s'habille, par pudeur : / Je pars pour décrocher l'étoile, et je m'arrête / Par peur du ridicule, à cueillir la fleurette ! »¹⁰²

A coup sûr, beaucoup des lecteurs de Baudelaire, n'ont retenu que son esprit qui voile le véritable coeur de ses écrits : une sensibilité et une pureté excessives. Dans son étude sur le dandysme, Émilien Carassus souligne, en effet, chez les dandys, « une sensibilité parfois faible, parfois introversée: le dandy est bloqué dans son extériorisation affective »¹⁰³, écrit-il. L'auteur du *Mythe du dandy* est d'avis que les représentants de ce phénomène trahissent de nombreuses affinités avec le type caractérologique d'introversión décrit par Carl-Gustav Jung. Pour Maud Sacquard de Belleruche, le dandysme « n'est que la manifestation d'un manque, d'une insuffisance et surtout d'une insatisfaction. Là, est la clef de voûte de l'édifice. Il n'y a pas de dandy heureux... »¹⁰⁴. Les nombreuses isotopies de l'autophagie mélancolique, de conflits intérieurs, de l'acédie en tant qu'un refrènement de l'énergie vitale (sous forme de procrastination, de timidité), chez Baudelaire, s'inscrivent parfaitement dans la logique de ces analyses. Il manque au dandy la grâce naturelle de la spontanéité, la confiance dans son destin. L'excès de conscience crée un doute sur sa personne. La faille est née : il n'est pas de l'essence de la virilité de douter de soi. On peut, en effet, voir dans cette sensibilité trop raffinée et toute féminine, qui contribue à une certaine androgynie des dandys, une fille de l'acédie : la *pusillanimitas*. « Le pusillanime, écrit Jean-Charles Nault, va en deçà et se récuse devant ce qui ne dépasse pourtant pas ses forces. Autrement dit, le pusillanime est capable de grandes choses par les aptitudes qu'il tient de son naturel, de sa science ou de sa situation,

¹⁰¹ *Ibid.*, p. 165.

¹⁰² *Ibid.*, p. 166.

¹⁰³ Émilien Carassus, *Le Mythe du dandy*, Paris, éd. Armand Colin, 1971, p. 150.

¹⁰⁴ Maud Sacquard de Belleruche, *Du dandy au play-boy*, Paris, éd. C. Del Duca, 1965, p. 222.

mais il mérite son nom pour autant qu'il néglige de les mettre en valeur »¹⁰⁵.

Cyrano le pusillanime négligera les nombreuses qualités dont la nature l'a pourvu (générosité, originalité, éloquence, fantaisie poétique) et se focalisera, de façon grotesque, sur un « défaut » qui s'avérera, ironiquement, ne pas en être un aux yeux de Roxane – son grand nez – pour se barrer la route du bonheur. Tout comme Baudelaire s'obstinera à se noircir et à porter en tout lieu le masque de pervers, juste pour ne pas montrer sa pudeur et s'exposer ainsi, pense-t-il, à la raillerie. Dans les deux cas, nous avons affaire à un orgueil démesuré, si typique chez les acédiastes, qui, en se condamnant d'avance, en refusant un épanouissement sincère et confiant de leurs véritables personnalités, se mettent à la place de Dieu et commettent ainsi le péché d'outrecuidance dont ils sont eux-mêmes les victimes. Le dandy ne se donne pas dans une ouverture franche et directe à l'autre, et va, dans cette attitude de rétention de son essence, jusqu'à négliger la réalisation des potentialités de sa nature (« il pourrait mais il ne veut pas rayonner »). Or, ce refus de se réaliser, « c'est-à-dire de transformer son pouvoir en devoir et son devoir en acte »¹⁰⁶ s'inscrit précisément dans la lignée des réflexions sur l'acédie. Giorgio Agamben l'a bien vu, en écrivant : « On remarquera que le *dandy*, type parfait du poète selon Baudelaire, peut en un sens être considéré comme une réincarnation de l'*acidiosus*. S'il est vrai que le dandysme est essentiellement une religion du négligeable ou un art de la négligence (consistant à n'en rien négliger), il se présente alors comme une paradoxale revalorisation de l'*acédia*, qui étymologiquement [...] signifie précisément négligence. »¹⁰⁷

Cela dit, Cyrano le fanfaron aura eu son moment de sincérité, cette nuit-là, sous le balcon de sa bien-aimée, où il osera laisser parler son cœur. « [...] ce serait insulter / Cette nuit, ces parfums, cette heure, la Nature / Que de parler comme un billet doux de Voiture ! Laissons, d'un seul regard de ses astres, le ciel / Nous désarmer de tout notre artificiel : [...] »¹⁰⁸. Et il criera, simplement, sincèrement, en

¹⁰⁵Jean-Charles Nault, *La Saveur de Dieu*, op. cit., p. 301.

¹⁰⁶Louis Lavelle, *Les Puissances du moi*, Paris, éd. Flammarion, 1948, p. 257.

¹⁰⁷Giorgio Agamben, *Stanze*, op. cit., note 4, p. 30.

¹⁰⁸Edmond Rostand, *Cyrano de Bergerac*, op. cit., p. 167.

oublant l' « escrime » orchestrée par l'esprit : « [...] je vous aime, j'étouffe, / Je t'aime, je suis fou, je n'en peux plus, c'est trop [...]. Oh ! mais vraiment, ce soir, c'est trop beau, c'est trop doux ! / Je vous dis tout cela, vous m'écoutez, moi, vous ! C'est trop ! »¹⁰⁹ ... Mais peut-on en dire autant de Baudelaire ? Lui aussi, pourtant, eut sa « Roxane » en la personne de Mme Sabatier. Ill'« idolâtrait » en cachette, il en subissait la prestigieuse aura qui le paralysait, et lui dédia, sous le couvert de l'anonymat, quelques-uns des poèmes des *Fleurs du Mal*, pour la délaisser, une fois qu'elle s'était donnée à lui.

Contrairement à Cyrano, Baudelaire, figé dans un dandysme plein de froideur et de cynisme, n'aura jamais cessé de redouter les élans de son coeur et d' « insulter » ce qu'il aimait le plus sincèrement. Nous retrouvons bien cette attitude – qui a presque la valeur d'un programme – sous les traits de ce « candide » dans l'âme qu'est Samuel Cramer, le héros de *La Fanfarlo* et qui n'est autre que Baudelaire lui-même : « Honteux d'avoir été bête, il voulut être roué [...]. »¹¹⁰ Une lettre adressée par Baudelaire à Victor de Mars, au sujet d'une nouvelle édition des *Fleurs du Mal*, est aussi significative à cet égard. Baudelaire y soumet au directeur de la *Revue des Deux Mondes* un *Epilogue* « (adressé à une dame) » – pensait-il à Madame Sabatier ? – et qui dit ceci : « *Laissez-moi me reposer dans l'amour. – Mais non, – l'amour ne me reposera pas. – La candeur et la bonté sont dégoûtantes. – Si vous voulez me plaire et rajeunir les désirs, soyez cruelle, menteuse, libertine, crapuleuse, et voleuse ; – et si vous ne voulez pas être cela, je vous assommerai, sans colère. Car je suis le vrai représentant de l'ironie, et ma maladie est d'un genre absolument incurable.* » Suit ce commentaire qui n'est rien d'autre qu'une fanfaronnade et une provocation destinée à cacher, une fois de plus, sa véritable nature : « Cela, comme vous voyez, fait un joli feu d'artifice de monstruosité [...]. »¹¹¹

A n'en pas douter, Baudelaire n'a pas tenu, dans ses écrits, le langage de son coeur. Tout comme Cyrano, le pudique, le sincère Baudelaire existera par

¹⁰⁹ *Ibid.*, p. 169.

¹¹⁰ Charles Baudelaire, *La Fanfarlo, Le Spleen de Paris*, éd. D. Scott et B. Wright, *op. cit.*, p. 57.

¹¹¹ *Id.*, *Correspondance*, éd. C. Pichois, *op. cit.*, lettre à Victor de Mars, 7 avril 1855, p. 111.

procuration. Mais tandis que Cyrano se cachera derrière la beauté physique de Christian, Baudelaire se dissimulera derrière le masque d'un pervers, qui comme son nom l'indique, fera, littéralement, les choses à l'envers. C'est là une marque du dandy, qui, comme l'écrit Michel Lemaire, « se permet de méconnaître le bien et le mal, et même, pour le plaisir de choquer le bourgeois, de les inverser. »¹¹² Le dandy sera mauvais non *naturellement*, comme le sont la plupart des mortels, il le sera par choix, volontairement, consciemment, par une crainte paradoxale de paraître trop bon. Déçu par Dieu, qui l'a si mal fait – pusillanime, asthénique, « fêlé », – il choisira, en toute connaissance de cause, l'autre pente – celle qui mène vers le Diable. Et c'est précisément par ce choix délibéré, parfois voluptueux, de la pente descendante, que le dandysme d'individus aussi perfectionnistes et amoureux de l'idéal que l'était Baudelaire, relève de l'acédie.

5. Révolte métaphysique

Le dandysme ne serait pas une « institution » aussi mystérieuse et fascinante si on le réduisait à l'air blasé de ses adeptes. Comme l'observe Bernard Forthomme, chez le dandy, « l'ennui acédieux [...] devient une forme esthétique de l'existence, une souveraine négligence des valeurs dominantes (bourgeoises). [...]. La négligence [du dandy] comme valeur d'opposition implique en contrepartie un sens de la rigueur, une règle de vie, une fascination par la forme interne de l'existence personnelle. »¹¹³ Il suffit de lire les journaux intimes ou la correspondance de Baudelaire pour se convaincre du bien fondé de ce propos. Partout, la négligence des valeurs dominantes (travail, argent, réussite sociale), y implique l'exigence de la réalisation personnelle d'un point de vue autre que social. Cette renonciation au réel¹¹⁴ peut en effet résulter d'un sentiment de révolte contre la pénibilité de l'existence consécutive au péché originel. Dans cette perspective, le dandysme apparaît comme une nostalgie d'un ailleurs idéal, soustrait au mal et à la souffrance. Le dandy, tout en

¹¹²Michel Lemaire, *Le dandysme : de Baudelaire à Mallarmé*, Paris, éd. Kincksieck, 1978, p. 62.

¹¹³Bernard Forthomme, *Phénoménologie romanesque de l'acédie. Le dandy et le bohème : deux figures modernes de l'acédie*, <http://www.bernard-forthomme.com>, p. 1.

¹¹⁴M. Delbourg-Delphis, *Masculin singulier. Le dandysme et son histoire*, Paris, éd. Hachette, 1985, p. 109.

aspirant à s'opposer à la normalité, à usurper tous les titres de l'*originalité*, évolue au fond dans la sphère de l'*originel*. Regardons de plus près deux aspects de cette révolte : biologique (ou, comme le dit Baudelaire, naturel) et social.

Les écrits baudelairiens stigmatisent la nature humaine, mot qu'il convient d'entendre ici, à la suite de Georges Blin, dans son acception gnostique¹¹⁵ du terme. La « nature », c'est tout d'abord l'amour physique et la perpétuation de l'espèce, question à laquelle Baudelaire a consacré, dans *Mon coeur mis à nu*, quelques formules explicites, qui énoncent clairement l'incompatibilité entre la pratique de l'art et l'activité sexuelle conventionnelle, le divorce entre « l'esprit et la brute »¹¹⁶. Ce que le peuple appelle de l'amour n'est pour l'artiste que « le goût invincible de la prostitution dans le coeur de l'homme »¹¹⁷, soucieux d'être « deux » par incapacité de supporter sa solitude et sa pureté première qui, lui conférant la nature des Anges, en faisaient une entité asexuée et le dispensaient d'une génération passionnelle et par là dégradante, devenue la loi commune, depuis le péché originel. Tout ce qui est naturel est abominable aux yeux du gnostique Baudelaire qui, dans *Les Fleurs du Mal*, donnera à cette chair naturellement putride et mortelle l'image éloquente de la charogne, comme pour rappeler l'évidence que tous les hommes s'obstinent à occulter par leur agitation : tu es poussière... Baudelaire attribue à l'acte d'amour physique « un côté satanique »¹¹⁸ et y voit « une grande ressemblance avec la torture, ou avec une opération chirurgicale »¹¹⁹. « Epouvantable jeu où il faut que l'un des joueurs perde le gouvernement de soi-même ! [...] la volupté unique et suprême de l'amour gît dans la certitude de faire le mal. Et l'homme et la femme savent de naissance que dans le mal se trouve toute volupté »¹²⁰. Maints indices laissent croire à l'impossibilité pour Baudelaire de s'oublier (« perdre le gouvernement de soi-même ») dans cet acte considéré comme « naturel » par l'écrasante majorité des

¹¹⁵ Cf. « Son langage rappelle singulièrement celui des gnostiques. Et les textes sur la chirurgie de l'amour ou sur la honte de la localisation sexuelle, un manichéen [...] eût très bien pu les écrire. » (Georges Blin, *Baudelaire*, Paris, éd. Gallimard, 2011, p. 62).

¹¹⁶ Charles Baudelaire, *Mon coeur mis à nu, Journaux intimes, op. cit.*, p. 702.

¹¹⁷ *Ibid.*, p. 700.

¹¹⁸ *Id.*, *Fusées*, *ibid.*, 660.

¹¹⁹ *Ibid.*, p. 659.

¹²⁰ *Ibid.*, p. 651.

humains et il est fort probable que la raison en est le fait que l'auteur des *Fleurs du Mal* a gardé dans sa « nature » cette pureté d'avant la chute qui s'accorde si mal avec la déchéance d'une humanité pervertie. Cette pureté se nomme l'âme ou la pudeur et elle rend étrange, voire grotesque, ce que les autres trouvent « normal ». « [...] L'âme est une chose si impalpable, si souvent inutile et quelquefois si gênante, [...] »¹²¹, écrit Baudelaire dans *Le Joueur généreux*.

L'inadaptation baudelairienne à la modalité d'existence postlapsaire est aussi sociale. Disciple de Joseph de Maistre, il professe des idées dites « réactionnaires », qui remettent en cause l'idée du « progrès » social et de la perfectibilité de l'homme, lequel reste « toujours semblable et égal à l'homme, c'est-à-dire toujours à l'état sauvage »¹²². C'est dans l'activité journalistique que Baudelaire voit notamment le reflet de la déchéance humaine et des mensonges relatifs au progrès et à la civilisation. « Tout journal, de la première ligne à la dernière, n'est qu'un tissu d'horreurs, écrit-il dans *Mon coeur mis à nu*. Guerres, crimes, vols, impudicités, tortures, [...]. Et c'est de ce dégoûtant apéritif que l'homme civilisé accompagne son repas de chaque matin. [...]. Je ne comprends pas qu'une main pure puisse toucher un journal sans une convulsion de dégoût. »¹²³ L'humanité apparaît, aux yeux de Baudelaire, comme essentiellement pervertie et, on peut dire, acédiaste, au regard du sacré auquel pourtant remontent ses origines. Baudelaire aborde la question dans *Fusées*, en écrivant : « Presque toute notre vie est employée à des *curiosités niaises*. En revanche il y a des choses qui devraient exciter la curiosité des hommes au plus haut degré, et qui, à en juger par leur train de vie ordinaire, ne leur en inspire aucune. Où sont nos amis morts ? Pourquoi sommes-nous ici ? Venons-nous de quelque part ? Qu'est-ce que la liberté ? Peut-elle s'accorder avec la loi providentielle?[...]. »¹²⁴ En sacrifiant à l'idée illusoire du progrès social (« curiosités niaises »), l'humanité a perdu la capacité de s'interroger sur le fond métaphysique de l'incroyable aventure qui est la sienne. La quête humaine de profits matériels a fini par occulter

¹²¹ *Id.*, *Le Joueur généreux, Le Spleen de Paris*, éd. R. Kopp, *op. cit.*, p. 175.

¹²² *Id.*, *Fusées, Journaux intimes*, *op. cit.*, p. 663.

¹²³ *Id.*, *Mon coeur mis à nu, Ibid.*, pp. 705-706.

¹²⁴ *Ibid.*, p. 681. C'est moi qui souligne.

l'étonnement philosophique et couper les liens de l'homme avec le sacré. Un passage du poème des *Fleurs du Mal*, « Le couvercle », rappelle en effet ce fond primordial de l'être humain : « En quelque lieu qu'il aille [...]/ Partout l'homme subit la terreur du mystère, / Et ne regarde en haut qu'avec un oeil tremblant. »¹²⁵ « Ne regarde » ou plutôt « ne devrait » regarder, vu la déperdition galopante de la crainte du sacré au sein de l'humanité. Modification que nous retrouvons dans la note suivante : « Pour que la loi du progrès existât, il faudrait que chacun voulût la créer ; c'est-à-dire que quand tous les individus s'appliqueront à progresser, alors, et seulement alors, l'humanité sera en progrès »¹²⁶. Comment l'homme peut-il progresser ? A la question « Quelle est la théorie de « la vraie civilisation » ?, Baudelaire répond : - « Elle n'est pas dans le gaz, ni dans la vapeur, ni dans les tables tournantes, elle est dans la diminution des traces du péché originel [...]. »¹²⁷.

En parfait dandy, représentant de ce qu'il y a de meilleur dans l'orgueil humain, Baudelaire ne cessera de ressentir le besoin, qu'il sait trop rare chez ses contemporains, « de combattre et de détruire la trivialité [...]»¹²⁸ de l'ici-bas, « de fuir, ne fût-ce que pour quelques heures, son habitacle de fange [...]»¹²⁹, « n'importe où ! pourvu que ce soit hors de ce monde ! »¹³⁰. Telle sera, évidemment, la mission assignée à sa création littéraire : donner l'impression de sortir du temps et de réintégrer l'infini, que Baudelaire déclinera dans ses poèmes de différentes façons : « pays de Cocagne »¹³¹, « vie antérieure », où « tout n'est qu'ordre et beauté / luxe, calme et volupté »¹³², où la souffrance n'a plus droit de cité. Comme l'écrit Albert Béguin, les poètes savent « que ce n'est point si naturel que d'être un homme sur cette terre. Une sorte de réminiscence, enfouie en toute créature, mais chez eux capables de soudaines résurrections, leur enseigne qu'il fut un temps, très lointain, où la créature, en elle-même plus harmonieuse et moins divisée, s'inscrivait sans

¹²⁵ *Id.*, « Le Couvercle », *Les Fleurs du Mal*, *op. cit.*, p., 200.

¹²⁶ *Id.*, *Mon coeur mis à nu*, *Journaux intimes*, *op. cit.*, p. 707.

¹²⁷ *Ibid.*, p. 697.

¹²⁸ *Id.*, *Le Peintre de la vie moderne*, *Oeuvres complètes*, t. II, *op. cit.*, p. 711.

¹²⁹ *Id.*, *Les Paradis artificiels*, *Oeuvres complètes*, t. I, *op. cit.*, p. 402.

¹³⁰ *Id.*, *Any where out of the world*, *Le Spleen de Paris*, éd. R. Kopp, *op. cit.*, p. 221.

¹³¹ *Id.*, *L'Invitation au voyage*, *ibid.*, p. 144.

¹³² *Id.*, « L'Invitation au voyage », *Les Fleurs du Mal*, *op. cit.*, p. 101.

heurts dans l'harmonie de la nature. »¹³³ C'est ce à quoi semble atteindre la première partie de la *Chambre double*, poème où l'enivrante saveur d'une « éternité de délices »¹³⁴ est néanmoins vite troublée par la réapparition du Temps comme pour rappeler la créature à son irrémédiable déchéance (« Eh hue donc ! bourrique ! Sue donc, esclave ! Vis donc, damné ! »¹³⁵). L'idéal laisse donc vite la place au spleen et au sentiment d'un *vanitas vanitatum* que nous retrouvons notamment dans le poème « Le voyage ». Parcourant le monde à la recherche d'un Eldorado terrestre, l'homme n'arrive pourtant pas à échapper à l'Ennui, où qu'il aille. Le poème dépeint « le spectacle ennuyeux de l'immortel péché » qui a lieu, invariablement, sous toutes les latitudes de la terre et que le voyageur retrouve donc partout en lieu et place du bonheur escompté. Partout règnent l'impudeur, la cupidité, la corruption, la tyrannie, le meurtre. Rien de pur, rien d'innocent, nulle transparence, y compris en matière de religion, où ce que nous prenons pour de la sainteté n'est qu'une recherche ambiguë, perverse, masochiste, de la volupté de souffrir. Seuls les fous lucides de la farce cosmique, refusent de participer à ce spectacle grotesque, en se réfugiant dans les paradis artificiels créés par les drogues.

La VIe partie du *Voyage*, que résume la phrase « Tel est du globe entier l'éternel bulletin »¹³⁶ s'inscrit dans la tradition propre à tous les mélancoliques hyperlucides, – de Démocrite à Cioran – s'adonnant, à travers les siècles, à inventorier les vices de la création divine. La conclusion dudit « éternel bulletin » s'impose d'elle-même: « Amer savoir, celui qu'on tire du voyage ! / Le monde, monotone et petit, aujourd'hui, / Hier, demain, toujours, nous fait voir notre image : / Une oasis d'horreur dans un désert d'ennui ! »¹³⁷ Par cette strophe, *Le Voyage* rejoint *Semper eadem*, plainte mélancolique ayant pour objet le surgissement, partout et toujours, ici-bas, des mêmes choses. Finalement, dans le spectacle bariolé du monde qui nous attire par ses promesses, une seule chose apporterait du nouveau : l'abolition du temps, « l'ennemi vigilant et funeste ». L'homme est sujet à la fatigue

¹³³ Albert Béguin, *L'âme romantique et le rêve*, Paris, éd. José Corti, 1991, pp. 538-539.

¹³⁴ Charles Baudelaire, *La Chambre double, Le Spleen de Paris*, éd. R. Kopp, *op. cit.*, p. 111.

¹³⁵ *Ibid.*, p. 112.

¹³⁶ *Id.*, « Le Voyage », *Les Fleurs du Mal*, *op. cit.*, p. 190.

¹³⁷ *Ibid.*

existentielle. D'où, tout comme *Semper eadem*, *Le Voyage* se termine par le désir de la mort : « Quand notre coeur a fait une fois sa vendange, / Vivre est un mal. C'est un secret de tous connu. »¹³⁸ – Détaché des choses terrestres, désenchanté par les leurre de sa course à travers le monde, l'homme sent l'appel de la mort. Mais cette mort de la matière n'est-elle pas condition *sine qua non* pour accéder de façon enfin irréversible à une autre dimension de l'existence, que tout, ici-bas, tend à opacifier?

Conclusion : « Extraire la beauté du Mal »

Au moment de sa publication, le recueil des *Fleurs du Mal* a été condamné pour atteinte à la religion et à la morale. Mais condamné par qui ? Par des fonctionnaires d'une justice et d'une morale bourgeoise, loin de représenter « la conscience dans le Mal » dont la revendication se trouve au coeur des écrits de Baudelaire. Dans les paratextes qui accompagnent le recueil proprement dit, il convient de relever les *Projets de préfaces*, et l'*Epigraphe pour un livre interdit*. L'un des projets définit la démarche poétique de Baudelaire : celle-ci consiste à « extraire la beauté du Mal »¹³⁹. L'*Epigraphe pour un livre interdit*, quant à lui, détermine le profil du lecteur auquel Baudelaire semble s'adresser. Dans ce dernier, le recueil des *Fleurs du Mal* est présenté comme un livre « saturnien, orgiaque et mélancolique »¹⁴⁰, qui risque d'être incompris ou mal compris d'un lecteur trop naïf et porter ainsi préjudice à leur auteur. Seul, celui qui est familier du commerce de Satan, tout en étant capable de lui tenir tête, est sollicité comme interlocuteur par le poète dans l'espoir de trouver en lui une âme fraternelle et charitable. Il faut en somme que cette âme soit « fêlée », un peu « baroque » (« âme curieuse »), sensible (« qui souffres »¹⁴¹) et idéaliste (« et vas cherchant ton paradis »¹⁴²), autrement dit qu'elle soit à l'image de l'âme baudelairienne et aux antipodes de l'homme normal noyé dans une neutralité sociale.

La formule « Extraire la beauté du Mal » semble impliquer deux

¹³⁸ *Id.*, « *Semper eadem* », *ibid.*, p. 89.

¹³⁹ *Id.*, « Préface des *Fleurs* », I, *Les Fleurs du Mal*, *op. cit.*, p. 245.

¹⁴⁰ *Id.*, « *Epigraphe pour un livre condamné* », *ibid.*, p. 195.

¹⁴¹ *Ibid.*

¹⁴² *Ibid.*

interprétations en apparence assez éloignées l'une de l'autre, mais qui, au final, se complètent mutuellement plus qu'elles ne s'excluent. D'une part, à suivre ce condensé sémantique, on pourrait penser que le mal est beau et qu'il s'agirait, pour Baudelaire, de présenter la quintessence de cette beauté, dans une sorte de délectation morose. Ce fut, semble-t-il, l'interprétation retenue lors du procès intenté à ce recueil poétique. De ce point de vue, les images de la pourriture physique, celles de la déchéance morale (vices, péchés), les blasphèmes, l'individualisme outrancier de Baudelaire seraient « immoraux » au regard du matérialisme et de l'optimisme bourgeois, que l'on pourrait appeler aussi de la « bêtise », étranger tant à l'aspect tragique qu'artistique de l'existence. Mais une telle interprétation étriquée de la spiritualité baudelairienne ne correspondrait évidemment pas à l'esprit de son oeuvre. Car, dans ce désir d'extraire la beauté du Mal, nous devons voir, avant tout, le courage non seulement d'affronter le Mal, mais encore d'arracher à ce Mal ce qui peut l'être.

Le catholicisme austère et la probité intellectuelle de Baudelaire le rendent foncièrement incapable de se mentir, et lui confèrent le don de percevoir avec une infinie acuité la mauvaiseté de la création ; ceci est l'apanage ambivalent de tout mélancolique : handicapant du point de vue de l'ici-bas ; ouvrant aux mystères de la création du point de vue métaphysique. Mais, c'est précisément le caractère dialectique de cette maladie de l'âme qu'est la mélancolie, qui détermine, paradoxalement, l'amour baudelairien pour cette « détestable Vie »¹⁴³ : il dote cet auteur d'une incroyable faculté de *compassion* par rapport à tout ce qui souffre du mal d'exister. N'est-ce pas cette pitié au sens religieux du terme que révèlent de nombreux poèmes rendant hommage aux veuves, aux petits vieux, aux solitaires, aux pauvres, aux orphelins, aux malades du corps et de l'âme ? Comme l'écrit Julien Teppe dans *l'Apologie pour l'anormal*, « ce rare secret de se mettre dans la peau des autres, à leur place, le malade le connaît grâce à la pitié, à cette tristesse de bonne volonté qu'il ressent en premier lieu envers ses frères de douleur [...]. C'est à la maladie que beaucoup doivent de découvrir la fraternité et combien l'homme est

¹⁴³*Id.*, *Le tir et le cimetière, Le Spleen de Paris*, éd. R. Kopp, *op. cit.*, p. 213.

lié aux autres hommes : les infirmités communes leur ont servi de signe de ralliement. »¹⁴⁴ L'asocial, l'énigmatique, le souffrant Baudelaire se penche dans ses promenades parisiennes sur les destins de ces « éclopés de la vie »¹⁴⁵ et cette communion, cette ouverture sincère à l'aspect algique de l'existence humaine n'est pas sans relation avec la charité chrétienne, laquelle charité constitue précisément l'antidote de l'acédie.

C'est dans cette perspective qu'il conviendrait peut-être aussi de replacer l'orageuse et, pour beaucoup, la scandaleuse, relation de Baudelaire avec Jeanne Duval. Le dévouement à toute épreuve, les soins, l'aide financière prodigués à la maîtresse malade par un Baudelaire lui-même vivant dans l'impécuniosité permanente n'illustrent-ils pas en effet le paradoxe de la charité chrétienne, selon lequel l'amour seul de ce qui n'est pas aimable a un prix, au regard de l'éternité? Car il est, en somme, le signe d'une victoire du Bien sur le Mal? Il est, précisément, une fleur qui s'obstine à croître et à s'épanouir, une pureté et une beauté qu'aucune laideur ne peut souiller, en dépit du Mal qui règne sur la terre et qui voudrait anéantir toute poussée vers la vraie vie. La charité – un amour pur, désintéressé, vertueux, sacrificiel, – s'opposerait ainsi à la perversité, si souvent évoquée par Baudelaire dans *Les Fleurs du Mal* et qui, elle, n'est qu'une joie impure, sensuelle, diabolique d'aimer ce qui ne mérite pas de l'être. L'une monte vers Dieu en bravant les obstacles générés par le Mal, l'autre prend ces obstacles pour but en toute conscience et se réjouit de cet arrêt sur la voie vers la Perfection. La charité aime en dépit de l'imperfection, la perversité jouit de l'imperfection.

Se voient ainsi valorisées par Baudelaire la « conscience dans le Mal »¹⁴⁶ mais aussi la nécessité de persévérer dans la pratique des vertus théologiques (Foi, Charité, Espérance) qui constituent l'essence du christianisme. « [...] la vraie sagesse consiste moins à maudire qu'à espérer. – écrit-il dans *La Fanfarlo*. Sans le don divin de l'espérance, comment pourrions-nous traverser ce hideux désert de l'ennui que je

¹⁴⁴ Julien Teppe, *Apologie pour l'anormal*, Paris, éd. Vrin, 1973, p. 16.

¹⁴⁵ Charles Baudelaire, *Les Veuves, Le Spleen de Paris*, éd. R. Kopp, *op. cit.*, p. 129.

¹⁴⁶ Cf. « On n'est jamais excusable d'être méchant, mais il y a quelque mérite à savoir qu'on l'est ; et le plus irréparable des vices est de faire le mal par bêtise. » (Charles Baudelaire, *La Fausse monnaie, Le Spleen de Paris*, *op. cit.*, p. 173).

viens de vous décrire ? »¹⁴⁷ Parallèlement à la nostalgie de l'Idéal, on découvre chez Baudelaire le courage de vivre en dépit du Spleen (autre nom de l'ennui, ou de l'acédie) qui, comme un cancer, se répand sous toutes les latitudes de la terre. Le poème en prose, *Les Fenêtres*, exprime cette fascination du poète pour les destins de ses semblables. « Dans ce trou noir ou lumineux vit la vie, rêve la vie, souffre la vie » : voilà en une phrase résumées la grandeur (soif d'idéal) de la condition humaine, mais aussi ses misères (l'ennui). Un passage de *La Fanfarlo* va encore plus loin, puisqu'il constitue ni plus ni moins qu'une profession de foi de Baudelaire dans la vie terrestre, pleine de soucis et de souffrances, au détriment d'un âge d'or symbolisant la paresse et l'insouciance : « [...] la vertu vaut mieux que l'innocence, et [...] il y a plus de mérite à ensemer un désert qu'à butiner avec insouciance dans un verger fructueux, [...] »¹⁴⁸

La beauté extraite de la nature mauvaise, chez Baudelaire, c'est donc le partage religieux de souffrance. Mais c'est aussi – et peut-être même avant tout – la beauté de l'art. Tout comme le dandy Constantin Guys, à qui il a rendu un enthousiaste hommage, Baudelaire crée le soir, après avoir regardé « couler le fleuve de la vitalité, si majestueux et si brillant. »¹⁴⁹ Et la vie se fait poème, le particulier se transforme en l'universel, le temporel devient l'éternel. La souffrance de l'homme (acédie) se mue en jouissance artistique (le poète dandy) et retrouve ainsi une forme d'absolu dans le monde malade de l'ici-bas. La vocation de Baudelaire fut celle de souffrir et de créer, comme c'est le cas de tous les artistes dignes de ce nom, – les Phares de l'humanité¹⁵⁰ –, chez qui le génie créateur se nourrit directement d'une vision mélancolique de l'existence. Baudelaire peut donc écrire, paisible, pour une fois : « [...] Anges revêtus d'or, de pourpre et d'hyacinthe, / O vous ! soyez témoins que j'ai fait mon devoir / Comme un parfait chimiste et comme une âme sainte. // Car j'ai de chaque chose extrait la quintessence, / Tu m'as donné ta boue et j'en ai fait de l'or. »¹⁵¹

¹⁴⁷ *Id.*, *La Fanfarlo, Le Spleen de Paris*, éd. D. Scott et B. Wright, *op. cit.*, p. 50.

¹⁴⁸ *Ibid.*

¹⁴⁹ *Id.*, *Le Peintre de la vie moderne, Oeuvres complètes*, t. II, *op. cit.*, p. 692.

¹⁵⁰ Cf. *Id.*, « Les Phares », *Les Fleurs du Mal*, *op. cit.*, p. 57.

¹⁵¹ *Id.*, *Epilogue*, I, *Les Fleurs du Mal*, p. 244.

Bibliographie

- Agamben, Giorgio, *Stanze : parole et fantasme dans la culture occidentale*, traduit de l'italien par Y. Hersant, Paris, éd. Payot, 2002.
- Baudelaire, Charles, *Les Fleurs du Mal*, éd. établie par John E. Jackson, Paris, éd. Librairie Générale Française, 1999.
- Baudelaire, Charles, *Le Spleen de Paris, La Fanfarlo*, introduction, notes, bibliographie et chronologie par D. Scott et B. Wright, Paris, éd. Flammarion, 1987.
- Baudelaire, Charles, *Oeuvres complètes*, t. I, texte établi, présenté et annoté par C. Pichois, Paris, éd. Gallimard, coll. Pléiade, 1975.
- Baudelaire, Charles, *Oeuvres complètes*, t. II, texte établi, présenté et annoté par C. Pichois, Paris, éd. Gallimard, coll. Pléiade, 1976.
- Baudelaire, Charles, *Correspondance*, t. I, janv. 1832-fév. 1860, texte établi, présenté et annoté par C. Pichois, Paris, éd. Gallimard, coll. Pléiade, 1973.
- Baudelaire, Charles, *Correspondance*, choix et présentation de Jérôme Thélot, Paris, éd. Gallimard, coll. Folio classique, 2000.
- Béguin, Albert, *L'âme romantique et le rêve*, Paris, éd. José Corti, 1991.
- Blin, Georges, *Baudelaire*, Paris, éd. Gallimard, 2011.
- Brierre de Boiesmont, Alexandre, *De l'ennui, Annales médico-psychologiques*, 2^e série, t. II, oct. 1850.
- Carassus, Emilien, *Le Mythe du dandy*, Paris, éd. Armand Colin, 1971.
- Cassien, Jean, *Les institutions cénobitiques et les remèdes aux huit principaux vices*, trad. par Dom E. Pichery, Saint-Maximin, éd. Librairie Saint-Thomas d'Aquin, 1923.
- Clapton, G. T., «Baudelaire, Sénèque et saint Jean Chrysostome », *Revue d'histoire littéraire de la France*, avril-juin 1931.
- Climaque, Jean, *L'échelle sainte*, trad. française par le père P. Deseille, Bégrolles-en-Mauges, éd. Abbaye- de-Bellefontaine, coll. « Spiritualité Orientale », n° 24, 1978.
- Dante, *La Divine Comédie*, traduction, introduction et notes de J. Risset, Paris, éd.

- Flammarion, 1988.
- Delbourg-Delphis, Marylène, *Masculin singulier. Le dandysme et son histoire*, Paris, éd. Hachette, 1985.
- Ferran, André, *L'esthétique de Baudelaire*, Paris, Nizet, 1968.
- Bernard Forthomme, *De l'acédie monastique à l'anxio-dépression. Histoire philosophique de la transformation d'un vice en pathologie*, Paris, éd. Sanofi-Synthélabo, 2000.
- Forthomme, Bernard, « La spiritualité acédieuse », *La Vie spirituelle*, déc. 2003, 83^e année, n°749, t. 157.
- Forthomme, Bernard, *Phénoménologie romanesque de l'acédie. Le dandy et le bohème : deux figures modernes de l'acédie*, <http://www.bernard-forthomme.com>
- Laforgue, René, *L'échec de Baudelaire*, Genève, éd. du Mont-Blanc, 1964.
- Lavelle, Louis, *Les Puissances du moi*, Paris, éd. Flammarion, 1948.
- Lemaire, Michel, *Le Dandysme : de Baudelaire à Mallarmé*, Paris, éd. Kincksieck, 1978.
- Massin, Jean, *Baudelaire entre Dieu et Satan*, Paris, éd. Juillard, 1945.
- Mauclair, Camille, *Charles Baudelaire : sa vie-son art-sa légende*, Paris, éd. Maison du Livre, 1917.
- Nault, Jean-Charles, *La Saveur de Dieu. L'acédie dans le dynamisme de l'agir*, Rome, éd. Lateran University Press, 2002.
- Nault, Jean-Charles, « L'héritage monastique patristique du thème de l'acédie chez les premiers chartreux », in : *Tristesse, acédie et médecine des âmes dans la tradition monastique et cartusienne : actes du colloque international*, Institut catholique de Paris, 17 mars 2005, sous la direction de Nathalie Nabert et du Centre de recherches et d'études de spiritualité cartusienne. Anthologie de textes rares et inédits (XIII^e-XX^es.), Paris, éd. Beauchesne, 2005.
- Rostand, Edmond, *Cyrano de Bergerac*, Paris, éd. Fasquelle, 1930.
- Sacquard de Belleruche, Maud, *Du Dandy au play-boy*, Paris, éd. C. Del Duca, 1965.

Sainte-Beuve, Charles -Augustin, *Port-Royal*, Paris, éd. R. Laffont, 2004.

Sainte-Beuve, Charles-Augustin, *Volupté*, éd. présentée et annotée par A. Guyaux,
Paris, éd. Gallimard, 1986.

Stachura, Katarzyna, « L'analyse de l'acédie dans *Volupté* de Sainte-Beuve », *Fu-Jen
Studies : Literature & Linguistics*, n° 45, 2012, pp. 47-73.

Tardieu, Jean, *L'Ennui, étude psychologique*, Paris, éd. Alcan, 1913.

Teppe, Julien, *Apologie pour l'anormal*, Paris, éd. Vrin, 1973.